

# La littérature québécoise et l'Amérique. Prolégomènes et bibliographie

Benoît Melançon

Volume 26, numéro 2, automne 1990

L'Amérique de la littérature québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035817ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035817ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Melançon, B. (1990). La littérature québécoise et l'Amérique. Prolégomènes et bibliographie. *Études françaises*, 26(2), 65–108. <https://doi.org/10.7202/035817ar>

# La littérature québécoise et l'Amérique. Prolégomènes et bibliographie

BENOÎT MELANÇON

Jeune, ma famille habitait très haut dans le nord du Québec. Notre appareil radio captait toujours ensemble, jamais séparément, Buffalo et Montréal, de sorte que la récitation radiophonique du chapelet se faisait toujours sur un fond agréable de musique western. C'était beau et fascinant. Mon père disait: «à cheval pour le chapelet.» Nous, les petits enfants, nous récitons donc le rosaire au galop, apprenant qu'au Québec les rêves les plus contradictoires sont permis.

Gilles Carle

Vaste entité aux contours flous, l'Amérique est à la mode dans le Québec d'aujourd'hui<sup>1</sup>. Suivant la saison de l'année et les intérêts

1. Cet article est une refonte de deux textes: «Et si la littérature québécoise n'était pas une littérature américaine?», communication présentée lors de la Sixth Biennial Conference de l'American Council for Québec Studies, le 21 octobre 1988 à l'Université Laval; *la Littérature québécoise et l'Amérique. Guide bibliographique*, Montréal, Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, Département d'études françaises, Centre de documentation des études québécoises, coll. «Rapports de recherche», 6, mai 1989, 39 p. Nous tenons à remercier le Département d'études fran-

de chacun, les spectateurs peuvent y assister à un Festival de théâtre des Amériques qui attribue un prix pour le spectacle «qui a le plus nourri la notion d'américanité», ou à un Festival des films du monde qui décerne un Grand prix des Amériques. La production cinématographique n'est pas en reste, l'Office national du film produisant une série sur l'américanité et une autre intitulée «Parler d'Amérique». Les plus sportifs peuvent s'inscrire à un Grand prix des Amériques, cycliste celui-là. Quand, par ailleurs, ils se sont lassés d'attendre la reconnaissance «américaine» en terre québécoise, les créateurs tentent d'aller la chercher chez leurs voisins du Sud. On a ainsi pu voir durant les dernières années un imitateur québécois (André-Philippe Gagnon) trouver caution chez Johnny Carson, un cirque (celui du Soleil) bénéficiaire de l'appui des journaux américains et un cinéaste (Denys Arcand) se voir offrir par les Américains de tourner un *remake* d'un film dont le titre annonçait pourtant leur déclin en tant qu'empire (*le Déclin de l'empire américain*, 1986).

En littérature, le recours à l'Amérique n'est certes pas nouveau. On a publié, et on publie encore au Québec, des revues au titre aussi significatif que *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *Presqu'Amérique*, *Amérique française*. Il existe même depuis peu une «revue de l'américanité québécoise»: *N'importe quelle route*. Des maisons d'édition s'appellent Québec/Amérique (on y trouve la collection «Littérature d'Amérique») et France-Amérique. Depuis le début des années quatre-vingt, on a pu voir des critiques aussi différents que Gérard Tougas (1982<sup>2</sup>) et Claude Beausoleil (1984) proclamer haut et fort l'appartenance américaine de la littérature québécoise. Le succès de l'américanité dans le discours critique et publicitaire, et la quasi-unanimité<sup>3</sup> qui l'entoure, ne sont pourtant pas sans soulever un certain nombre d'interrogations.

çaises de l'Université de Montréal et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (qui subventionne le projet de recherche Histoire littéraire du Québec du professeur Laurent Mailhot) d'avoir rendu possible la préparation de la bibliographie. Nos remerciements vont également à Marie Malo et à Pierre Popovic pour leur aide lors de la révision du manuscrit, et à Jonathan Weiss pour ses indications bibliographiques.

2. Les indications bibliographiques, lorsqu'elles sont données en abrégé, renvoient à la bibliographie générale (descriptive) que l'on trouvera dans la troisième partie de l'article.

3. Il y a néanmoins quelques exceptions, dont François Ricard. Répondant aux questions de *Spirale* sur la critique littéraire, il s'en prend à la bêtise: «Un exemple récent: le thème de l'"américanité", notion creuse s'il en est, où certains écrivains et critiques trouvent pourtant une grande occasion de transformer en discours flamboyants la paresse intellectuelle et l'inconscience politique qui leur tiennent lieu de "génie"» (*Spirale*, 81, septembre 1988, p. 6).

Avant d'être un «champ notionnel<sup>4</sup>» dans le domaine de la critique et de la création littéraires, l'américanité a d'abord été abordée par des spécialistes en sciences humaines; aux fins de la discussion, seront retenus, pour la période contemporaine, trois auteurs: Marcel Rioux, Raymond Montpetit et Jean Morisset. De là, elle a essaimé, et sur un mode presque exclusivement mélioratif, dans le domaine littéraire, principalement chez de jeunes écrivains, surtout poètes, dont la stratégie d'émergence se fondait sur une rupture avec la poésie dite nationaliste; on aura reconnu les tenants de ce qu'il est convenu d'appeler la «Nouvelle Écriture». On s'interrogera sur les figures de cette américanité mythique, sur la réalité des échanges culturels qui la justifieraient, sur ses enjeux et, enfin, sur une possible confusion lexicale entre, par exemple, américanité, américanisation et américanophilie<sup>5</sup>. L'on verra peut-être alors comment s'est constitué un effet de mode tout à fait contemporain, mais renvoyant à un dilemme aussi vieux que la littérature que l'on appelle maintenant québécoise: celui du rapport à la France.

Si l'américanité de la littérature québécoise n'est pas qu'un effet de mode, elle reste encore à définir. Les critiques littéraires, on le verra dans l'état présent de la recherche et la bibliographie qui constituent les deux dernières parties de cet article, ont voulu rendre compte de l'évolution de la thématique littéraire, la déchiffrer, en voir les enjeux. Plusieurs raisons peuvent expliquer pourquoi ils n'ont pas épuisé le sujet: puissance de l'effet de mode, qui rend plus difficile l'exercice de la pensée critique; diversité de la réalité américaine selon chacun des genres littéraires; difficulté, encore incomprise, à placer cette réalité dans une perspective historique; etc. La recherche a encore devant elle nombre d'avenues inexplorées.

4. L'expression est de Marc Angenot qui propose du «champ notionnel» de l'intertextualité une triple lecture: en tant que mot à «succès» (dont on peut constater le «parachutage» un peu partout dans la sphère intellectuelle) qui cache le «mystère» de son «origine» et qui est autant un «outil conceptuel» qu'une «bannière», un «pavillon épistémique» («L'«intertextualité»: enquête sur l'émergence et la diffusion d'un champ notionnel», *Revue des sciences humaines*, 50: 189, janvier-mars 1983, p. 121-135).

5. On parle aussi parfois d'«américanisme» (Tétu 1971), de «roman américaniste» (Kornel Huvos, «Le roman américaniste français, 1960-1977: essai de bibliographie annotée», *The French-American Review*, 3: 3, automne 1979, p. 85-104), d'«américanité» (Yves Préfontaine, «L'Amérique: un kaléidoscope de cultures» [1964], *Études littéraires*, 8: 1, avril 1975, p. 159-166) et d'«américanitude» (Raymond Montpetit, «Culture et milieu de vie: l'espace urbain à Montréal», *Écrits du Canada français*, 58, 1986 («Québec/USA»), 1986, p. 132-141): «Si j'ai parlé d'américanitude, qui rime avec habitude et attitude, c'est pour marquer que cette culture nous la consommons passivement, elle nous est faite, nous n'en sommes pas les co-auteurs; le jour où, nous définissant autrement, nous tenterons d'en produire et y insérerons nos objets, alors il en ira de notre «américanité» et d'un projet américain. [...] De l'américanitude à l'américanité revendiquée, la culture populaire infiltrerait la définition de soi que promeut la culture savante» (p. 140).

## PROLÉGOMÈNES

### AMÉRICANITÉ ET AMÉRICANISATION

Dans *les Québécois*, publiés en 1974, Marcel Rioux se fixe pour but de définir, essentiellement pour des lecteurs étrangers, ce que sont les Québécois, ce qu'est la *québécoïté*. La définition qu'il propose au début de son ouvrage repose sur trois «alluvions»: la francité, l'américanité et la canadienneté<sup>6</sup>. L'américanité aurait été valorisée au Canada français avant la Conquête parce qu'elle permettait aux Canadiens de se distinguer des Français. Oubliée quand il a fallu résister à la menace anglaise, au profit d'une volonté de distinction face à l'Amérique anglo-saxonne et protestante, elle a finalement été redécouverte à partir du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, parallèlement à la baisse de la pratique religieuse et de la peur de l'anglicisation<sup>7</sup>. Caractère distinctif, l'américanité «s'acquiert, dit Rioux, par la transplantation dans un nouvel habitat, au contact d'une autre nature et par la fréquentation d'autres groupes humains<sup>8</sup>» et doit être distinguée de l'américanisation, qui est, elle, «l'influence culturelle qu'ont subie [les] Québécois à travers la diffusion massive chez eux de produits culturels américains (USA)<sup>9</sup>». L'évolution du rapport à l'américanité s'explique par des circonstances historiques et sociales: l'américanité n'est pas la même selon les époques et selon les classes ou groupes qui la défendent. L'identité québécoise est un trait distinctif double: elle est une volonté de distinction vis-à-vis alternativement de la France et du voisin américain, et elle a son histoire propre.

Dans un texte de 1983 consacré à la définition et à la situation de la culture québécoise à la suite du Référendum et de la crise économique du début des années quatre-vingt, Raymond Montpetit insiste sur un aspect particulier de la volonté de distinction dont parle Rioux. Pour lui, la seule culture actuellement en progression au Québec est la culture de masse<sup>10</sup>:

6. Paris, Seuil, coll. «Microcosme: Le temps qui court: Civilisations», 42, 1977, p. 15 et 13.

7. L'analyse de Guy Rocher («Le Québécois, un certain homme nord-américain», dans Claude Glayman et Jean Sarrazin (édit.), *Dossier Québec*, Paris, Stock, coll. «Livre-dossier Stock», 3, 1979, p. 33-43) se rapproche de celle de Rioux, mais son découpage historique est différent. S'inspirant d'Arnold Toynbee, Rocher se demande quel est le «champ intelligible» qui permet de comprendre le Québec: «Une volonté nationale appartient toujours à un ensemble plus vaste, au sein duquel elle entretient une diversité de rapports qui revêtent une importance primordiale dans l'explication de son évolution» (p. 33). Au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, le champ intelligible du Québec aurait été européen et ne serait devenu américain qu'avec la participation des États-Unis à la Première Guerre mondiale; à ce moment, cesse l'isolationnisme du voisin américain et débute son impérialisme (p. 34-35).

8. *Op. cit.*, p. 15-16.

9. *Ibid.*, p. 15.

10. Les cultures nationale, populaire, professionnelle et cléricale sont, elles, en état de régression ou de stagnation («L'autre culture québécoise. La croissance

Un long mouvement d'assimilation et d'intégration à la culture urbaine américaine s'est fait, au Québec, depuis une centaine d'années; il a suivi son cheminement pendant que l'on déclamait sur la dignité de nos origines françaises, sur notre passé glorieux, notre mission civilisatrice. Aujourd'hui, cela n'est pas à craindre: cela est fait; pour ne pas le voir, il faut détourner les yeux, regarder ailleurs, se souvenir, ou espérer. Une distance nous sépare d'une pleine participation: celle que maintient l'économique<sup>11</sup>.

Sans remonter jusqu'à la Conquête, Montpetit montre la permanence historique de la notion d'américanité, et son extrême importance, surtout dans le Québec d'aujourd'hui, dans la définition de la spécificité culturelle québécoise. Le succès actuel de la culture américaine s'expliquerait pour Montpetit par la défaite du «oui» au Référendum, en ce qu'elle a entraîné la désaffection politique de certains intellectuels, et par l'acceptation de l'instance économique par les Québécois. Toutefois, dans la mesure où il la rattache d'abord à une question économique, on est en droit de se demander s'il ne confond pas l'américanité telle qu'entendue par Rioux et une plus commune américanisation dont le Québec ne serait pas plus victime, faut-il le souligner? que les autres cultures modernes.

La perspective historique et identitaire que mettent en lumière les textes de Rioux et de Montpetit est radicalisée dans les travaux du géographe Jean Morisset. L'américanité des Québécois n'est pas nouvelle pour lui: ils sont de naissance «américains»; s'ils veulent devenir «américains», c'est uniquement pour se conformer au regard de l'Autre, européen ou étasunien. Rejetant l'expression «le Québec et les Amériques» parce qu'elle suppose un constat d'extériorité, Morisset se demande si le recours actuel à l'américanité, cette nécessité de redéfinir ce que les Québécois ont toujours été, n'indiquerait pas que c'est «l'Amérique qui [a] manqué d'américanité au point de nous exclure de ses assises spirituelles<sup>12</sup>». L'Amérique dont se réclame Morisset est celle des opprimés et des colonisés, et elle est panaméricaine; comme l'indiquait déjà Rioux, le «champ notionnel» de l'américanité ne peut se comprendre que dans la reconnaissance des groupes, explicites ou implicites, qui le défendent.

De ce trop bref survol de quelques textes de sciences humaines, trois lignes de force doivent être isolées. Pour Rioux, Montpetit et Morisset, l'américanité ne peut se définir que dans une perspective historique et sur la longue durée: l'américanité n'est pas pour eux un phénomène récent, ni dans sa formulation ni dans sa réalité identitaire.

de l'américanité dans la culture québécoise de masse», *Critère*, 35, printemps 1983, p. 140-141). Montpetit emprunte cette typologie à Fernand Dumont.

11. *Ibid.*, p. 144.

12. «Québec-américain/Québec américain ou la poursuite de la différence invisible!», *Possibles*, 8: 4, été 1984, p. 25. Voir aussi son *Identité usurpée I. L'Amérique écartée*, Montréal, Nouvelle Optique, coll. «Matériaux», 1985, xxi/158 p. et «Québec/Brésil: les relations diffractées!», *Études littéraires*, 16: 2, août 1983, p. 277-287.

Elle est de plus indissociable d'une logique de la distinction vis-à-vis des États-Unis et de l'Europe, plus particulièrement de la France. Enfin, elle est l'objet de divers investissements stratégiques dans le champ intellectuel : «Montre-moi ton américanité, je te dirai qui tu es.»

## AMÉRICANITÉ ET AMÉRICANOPHILIE LITTÉRAIRES

Il ne s'agit pas ici de remonter aux sources de la littérature québécoise pour y décrire l'image des États-Unis — d'autant plus que Guildo Rousseau (1981) a déjà étudié cette question —, mais de comprendre comment le recours à l'américanité s'insère dans la réalité culturelle du Québec contemporain. Pour ce faire, l'on présentera quelques discours critiques portant sur la poésie des vingt dernières années, puis l'on élaborera des hypothèses de recherche.

En 1984, une revue parapublicitaire consacrée à la littérature québécoise actuelle titrait : «La littérature québécoise d'Amérique». Ce titre est doublement intéressant. On peut d'une part se demander s'il existe une littérature québécoise qui ne soit pas d'Amérique. D'autre part, cette revue, *les Deux Rives*, était d'abord destinée à un public français; cela veut-il dire que la seule littérature québécoise susceptible d'intéresser ce public se doit d'être «d'Amérique» (quoi que cela puisse signifier)? Si oui, d'où une telle conception tire-t-elle sa justification? L'enjeu de ce titre semble être celui de l'identité québécoise dans ses rapports avec la France : sans remonter aux «définisseurs» de la littérature québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne peut manquer de voir dans une telle stratégie éditoriale la volonté de la «branche» de se distinguer de l'«arbre» dont elle est issue par le recours à une autre identité, jugée plus séduisante : l'américaine<sup>13</sup>.

Il n'est pas innocent que la direction de cet unique numéro de la revue *les Deux Rives* ait été confiée aux journalistes et poètes Jean Royer<sup>14</sup> et Claude Beausoleil, puisque ces deux auteurs sont depuis quelques années les chantres patentés de l'américanité de la littérature québécoise. Pour Beausoleil, pour ne prendre qu'un exemple, la littérature québécoise doit «afficher sauvagement son appartenance à l'Amérique», «relever le défi d'écrire et de parler un langage neuf sur un continent neuf» (1984, p. 24 et 28). Cette conception, qui repose sur l'étude d'un certain courant de la poésie contemporaine (Jean-Paul Daoust, Lucien Francœur, Louis Geoffroy, Bernard Pozier, André Roy,

13. La métaphore de l'arbre et de la branche était au centre de la querelle entourant la parution de *la France et nous* de Robert Charbonneau en 1947 (voir Marie Malo, *la France et nous : contexte et histoire d'une querelle*, Montréal, Université de Montréal, mémoire de maîtrise, 1987, iv/229 p.).

14. Qui commence son texte de présentation des *Deux Rives* par : «La littérature québécoise des années 1980 a remplacé son pittoresque "nouvelle-france" par son new-look américain». Dans la phrase suivante, il parle d'un «nouvel imaginaire, américain de langue française» (1, printemps-été 1984, p. 3).

Josée Yvon), réintroduit, *mais en les ignorant*, deux des trois traits constitutifs de l'américanité telle que la définissent Rioux, Montpetit et Morisset. D'abord, le rapport à l'Amérique n'est pas pour lui de l'ordre de l'évidence; s'il faut l'afficher «sauvagement», c'est, on peut le penser, qu'il ne l'a pas été suffisamment jusqu'à aujourd'hui. Beausoleil lie l'apparition du «courant» américain et la distinction récente de la littérature québécoise du «modèle européen» (1984, p. 16). Par ailleurs, le concept de «langage neuf» sur un «continent neuf» semble, c'est le moins que l'on puisse dire, anhistorique lorsque formulé pour décrire des écrivains des années mille neuf cent soixante-dix et mille neuf cent quatre-vingt... Distinction tous azimuts et refus de l'histoire constituent l'Amérique poétique de Beausoleil.

En fait, l'américanité est essentiellement pour lui une question de références culturelles<sup>15</sup>. Une des questions majeures que soulève la notion d'américanité est justement celle des médiations qui assureraient le passage de la littérature américaine dans la littérature québécoise. En effet, pour que la littérature québécoise puisse être dite américaine, et ce même en laissant de côté pour l'instant la question linguistique, encore faudrait-il qu'elle puisse avoir accès à cette littérature. Or, comme l'a fort bien montré Paula Gilbert-Lewis (1981), les échanges culturels entre le Québec et les États-Unis sont encore fort limités<sup>16</sup>. Corrélativement, la place de la littérature américaine dans les médias québécois est minime, à l'exception des livres pratiques (en traduction) et des *best-sellers*<sup>17</sup>. De même, il va sans dire, pour la littérature québécoise aux États-Unis (dans ce cas, la question des *best-sellers* ne se pose même pas...). Si l'on excepte la littérature féministe québécoise, on ne peut que constater l'absence de réels échanges entre les deux littératures. L'américanité supposée de la littérature québécoise est affaire d'espace (physique et culturel) plus que de lecture(s). L'Amérique n'est que rarement un texte; plus souvent elle est un territoire.

L'absence de perspective historique, la réintroduction de la traditionnelle volonté de distinction face à la France et l'absence de réels échanges culturels donnent à penser que la critique littéraire québécoise a jusqu'ici confondu américanité et américanophilie: la multiplication des signes empruntés à la culture américaine, loin de fonder un

15. Au nombre desquelles figure en bonne place la contre-culture. Or, celle-ci a partie liée avec l'américanisation (elle en est un signe) plus qu'avec l'américanité.

16. Voir aussi Bernard J. Quinn, «An Assessment of Quebec Culture Content in the Most Widely Used French-Language Textbooks in the U.S.», *The American Review of Canadian Studies*, 15: 2, été 1985, p. 147-156 et Claude Savary (édit.), *les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 356 p.

17. Rares sont les écrivains québécois qui écrivent régulièrement sur la littérature ou la culture américaines dans les journaux et revues du Québec: Naim Kattan, Monique LaRue et Jacques Godbout seraient trois exceptions.

imaginaire québécois américain, n'est peut-être qu'une façon, guère nouvelle, de subir l'américanisation culturelle.

### AMÉRICANITÉ OU AMÉRICANHÉBÉTUDE<sup>18</sup>?

À ce moment du parcours, quatre hypothèses sur le succès et l'avenir du «champ notionnel» de l'américanité peuvent être avancées. Première hypothèse: le succès de ce «champ» dans le Québec contemporain s'explique par une volonté (consciente ou inconsciente, peu importe) de se détacher de la France et de séduire, *par ce détachement même*, un public local et un public français. Cette volonté de différenciation, puis d'autonomisation, repose sur de fausses prémisses, car ayant pour seul fondement le regard de l'Autre français, dont justement elle prétend se détacher. Ce projet américain du Québec pourrait s'expliquer de deux façons: d'une part, l'américanisation et l'américanophilie de la France, dont on peut, par exemple, suivre les traces dans la culture populaire depuis la Seconde Guerre mondiale, favorisent le choix de l'américanité, ne serait-ce qu'en termes d'institutions (vente, image, etc.); d'autre part, la littérature française marginalisant la littérature québécoise en la définissant une littérature régionale, sinon régionaliste, le recours à l'Amérique donnerait à cette littérature une réelle spécificité, sa véritable différence. Dans les deux cas, on vise à faire sortir la littérature québécoise de son cadre «naturel» français, pour la faire entrer dans un nouveau cadre, posé lui aussi comme «naturel»<sup>19</sup>, celui de l'Amérique.

Deuxième hypothèse: le risque de tautologie est omniprésent lorsque l'on parle de l'américanité de la littérature québécoise — celle-ci serait américaine parce qu'elle s'écrit en Amérique. L'insertion d'une perspective historique dans la lecture «américaine» de cette littérature force à voir que, si l'on s'en tient à une critique thématique ou référentielle, elle est *depuis l'origine* une littérature américaine. Le discours critique tentant d'en faire un phénomène strictement contemporain ne peut être appuyé dans les faits. Il s'agirait alors pour la critique d'arriver à «historiser» ce qui n'est encore pour l'instant qu'un «champ notionnel», de façon à faire de l'américanité un réel concept critique.

La troisième hypothèse sera soit plus osée, soit d'une évidente banalité: la littérature québécoise ne peut, pour des raisons linguistiques, être une littérature américaine, sauf à brader ce que plusieurs considèrent être sa seule spécificité culturelle, sa langue. Première conséquence de cette hypothèse: la littérature québécoise est une littérature de langue et de tradition françaises. Deuxième conséquence: dans la

18. Ce mot est calqué sur le *quhébéétude* de Réjean Ducharme (*l'Hiver de force*, Paris, Gallimard, 1973, p. 68).

19. Parfois au sens strict: voir la volonté d'affranchissement «sauvage» revendiquée par Claude Beausoleil.

mesure où les échanges culturels entre les États-Unis et le Québec sont encore à l'état embryonnaire, où la culture imprimée américaine parvient au Québec essentiellement par le biais de la France et où n'existe aucun courant d'anglicisation volontaire au Québec, on voit mal comment une appropriation véritable de la culture américaine serait possible au Québec. Connue de seconde main, reprise en français, comment la littérature américaine pourrait-elle donner identité et sens à la littérature québécoise francophone?

Enfin, par un phénomène bien connu dans l'histoire des avant-gardes, la notion d'américanité semble être en voie de modification ou de remplacement au Québec. En effet, sauf exception, l'américanité revendiquée jusqu'à maintenant dans le discours critique québécois impliquait une équivalence entre Amérique et États-Unis — ce qui serait encore une fois une volonté de se conformer au regard français. Or, quelques publications récentes en témoignent<sup>20</sup>, on tend aujourd'hui à élargir la notion d'américanité aux cultures sud-américaines. Dans ce cas, le «champ notionnel» de l'américanité resterait populaire, mais dans une acception plus large. On peut de la même façon se demander si l'émergence récente de la «transculture» dans le discours critique n'est pas aussi (d'abord?) une façon de dépasser l'américanité par un éclectisme de bon aloi.

Pour sombres qu'elles paraissent, ces hypothèses doivent toutefois être doublement nuancées. S'il est vrai que pour certains auteurs dont le nom est automatiquement associé à la notion d'américanité, celle-ci n'est bien souvent qu'un «état d'esprit» (Lucien Francœur<sup>21</sup>), ou une question d'appartenance (Claude Beausoleil), elle est pour d'autres un lieu à investir de sens. Jean Larose, par exemple, a montré que la littérature québécoise n'arrive pas encore à s'écrire américaine. La nature duelle de cette question, Larose la met en lumière dans un texte ironique où l'oral (américain, technique) dialogue avec l'écrit (français, cérébral); trop souvent, la France et les États-Unis «se départagent comme les pays de la culture et de la technique, de l'artifice et de la vérité, de la séduction féminine voilée et de la présence sincère. Autrement dit, la France et l'Amérique représentent pour les Québécois les deux pôles classiques du clivage métaphysique<sup>22</sup>». La littérature québécoise ne sera américaine que si elle parvient à inventer l'Amérique

20. Voir *Études littéraires*, 16: 2, août 1983, p. 183-304: «Regards du Brésil sur la littérature du Québec» et *Voix et images*, 34, automne 1986, p. 10-66: «Dossier comparatiste Québec-Amérique latine». Pour les œuvres de fiction, voir deux anthologies récentes: Claude Beausoleil (édit.), *la Poésie mexicaine. Anthologie*, Trois-Rivières, Écrits des Forges et Paris, le Castor astral, 1989, 226 p.; Marie-José Thériault (édit.), *Rencontres/Encuentros. Écrivains et artistes de l'Argentine et du Québec/ Escritores y artistas de Argentina y Quebec*, Montréal, Éditions sans nom, 1989, 267 p. Préfaces de Marie-Claire Blais et Oscar Hermes Villordo. Traductions de Louis Jolicœur et Cecilia Ponte.

21. Cité par Andrée Fortin, «Vision de Jack», *Nuit blanche*, 30, décembre 1987-janvier 1988, p. 33.

22. *La Petite Noireceur*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1987, p. 104.

— non pas seulement en la traversant ou en reproduisant ses mythes.

Seconde nuance: la multiplicité des références américaines dans les œuvres, et leur valorisation esthétique, ne doit toutefois pas faire oublier que, pour certains, l'Amérique reste «inavouable» (*Possibles*, 8: 4, été 1984) ou «stérile» (pour reprendre le titre d'un recueil de poésie de Claude Paradis paru en 1985). Marie-Claire Blais, par exemple, n'est pas tendre envers l'Amérique médiatique dans *Pierre: la guerre du printemps 81* (1984), pas plus que Pierre Perrault dans ses films. De même, Pierre Vadeboncoeur fustigeait en 1983 la culture américaine dans ses *Trois essais sur l'insignifiance*. En 1981, Denis Monière et Michèle Lalonde, sous couvert de rassembler les «petites cultures», utilisaient une rhétorique datée pour s'attaquer à «l'internationalisme du Capital», quand ce n'était pas aux «puissances d'argent», mais voyaient bien «l'empressement et, en certains cas, la coquetterie à défendre le caractère américain de la culture québécoise en insistant sur ses affinités avec celle des États-Unis pour mieux marquer son éloignement des cultures d'Outre-Atlantique<sup>23</sup>». L'américanité n'est pas pour tous une qualité<sup>24</sup>.

## ÉTAT PRÉSENT

Tu ne sais donc pas qu'avant de découvrir l'Amérique, tu examines la bibliographie.

Jacques Ferron, *Gaspé Mattempa*

## LA CRITIQUE. ÉTAT DE LA RECHERCHE

Qu'en est-il, au-delà des prises de position idéologiquement et institutionnellement déterminées, de l'état de la recherche sur la question de l'américanité de la littérature québécoise? En 1972, Richard Pouliot publiait une note de recherche sur les *Influences culturelles des États-Unis sur le Québec*. Il faisait alors remarquer que, «dans l'ensemble, il faut bien constater une lacune flagrante d'études systématiques, soit de "l'américanisation" dans la littérature canadienne-française, soit de l'influence de tel ou tel auteur américain sur l'œuvre d'un Québécois<sup>25</sup>». L'absence de «travaux substantiels» déplorée par Pouliot

23. *Cause commune. Manifeste pour une internationale des petites cultures*, Montréal, l'Hexagone, 1981, p. 16, 24 et 9.

24. On trouvera dans les *Lettres d'une autre* de Lise Gauvin un exemple ambigu de rejet. Abordant la question du statut du français en Amérique du Nord, l'auteure déclare: «Les francophones sont les E.T. de l'Amérique» (Montréal, l'Hexagone et Paris, le Castor astral, 1984, p. 107). La critique de l'Amérique passe ici par l'intériorisation de ses modèles culturels.

25. *Influences culturelles des États-Unis sur le Québec: état sommaire des travaux*, Québec, Centre québécois de relations internationales/Institut canadien des affaires internationales, coll. «Notes de recherche», 4, mars 1972, p. 19.

n'est plus d'actualité. Comme en témoigne la présente bibliographie, le corpus critique sur les rapports de la littérature québécoise et de l'Amérique est maintenant considérable et diversifié. Avant d'isoler les lignes de force de ce corpus (études de l'image des États-Unis dans la littérature québécoise, études comparatives, études d'influence, réflexions sur les enjeux historiques, idéologiques et institutionnels de l'américanité dans la littérature québécoise), deux mises au point s'imposent.

La première est d'ordre méthodologique: trop souvent, l'américanité n'est comprise, on l'a vu, que comme nord-américaine. S'il est vrai que les liens entre la littérature québécoise et les littératures latino-américaines n'ont été l'objet de textes critiques que tout récemment, il n'en reste pas moins qu'il serait possible de remonter le cours de l'histoire littéraire québécoise en faisant ressortir la présence de ces liens (par exemple chez les intellectuels de *Parti pris* et les tenants de la décolonisation du Québec dans les années soixante). L'américanité est donc aussi bien l'affaire des littératures de l'Amérique du Nord que de celles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. La deuxième remarque est historique: les textes recensés ici ne couvrent que les vingt-cinq dernières années, et non pas l'ensemble du corpus critique québécois. Ce choix s'explique doublement. D'une part, il fallait, tant pour des raisons matérielles que pour des raisons de cohérence de l'objet, proposer un découpage chronologique. Or, celui-ci s'est imposé de lui-même: avant le milieu des années soixante, en effet, les textes sur l'américanité sont trop peu nombreux pour être véritablement significatifs<sup>26</sup>. D'autre part, ce découpage s'inscrit dans le contexte de l'institutionnalisation de la critique littéraire, surtout universitaire, au Québec: l'apparition des études dont il s'agit de rendre compte est liée à cette spécialisation de la critique.

Les études de l'image des États-Unis dans la littérature québécoise sont, avec les études comparatives, les plus nombreuses dans le corpus critique portant sur les rapports de la littérature québécoise et de l'Amérique<sup>27</sup>. Au premier rang figurent les textes de Guildo Rousseau: certains couvrent des sujets particuliers, le paysage de l'Ouest américain (1972) ou la ruée vers l'or (1979), un autre, la période 1775-1930 dans le domaine de la prose d'imagination (1981). John Hare (1964) a recensé les récits de voyage aux États-Unis et en Amérique latine. L'image des États-Unis dans la littérature canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle a été présentée par Maurice Lemire (1970). Jacques Cotnam a fait l'histoire de cette image, d'abord du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui (1977), puis dans les années trente (1984). Jonathan Weiss s'est intéressé à l'image des États-Unis chez

26. On trouvera de précieuses indications bibliographiques sur cette période dans Rousseau (1984).

27. Aucun texte portant sur l'image de l'Amérique centrale ou de l'Amérique du Sud n'a pu être repéré dans le corpus critique québécois.

Ringuet, Roger Lemelin et Anne Hébert (1975), puis de nouveau chez Lemelin (1976). L'idée d'Amérique chez les essayistes a donné lieu à quelques travaux: Roger Lapointe l'a analysée dans l'œuvre du philosophe Placide Gaboury (1985), François Ricard, dans celle d'Edmond de Nevers (1985), Jonathan Weiss, dans celle d'Arthur Buies (1987). Dans le domaine romanesque, Michel Tétu a abordé les romans de Jacques Godbout (1971); Simon Harel, ceux de Jacques Poulin et de Jacques Godbout (1987); Jonathan Weiss, ceux de Victor-Lévy Beaulieu (1983) et de Jacques Poulin (1985-1986); et Laure Hesbois, le plus récent récit de Godbout (1988). Les «histoires américaines» dans le roman québécois contemporain sont l'objet d'un article de Laurent Mailhot (1989). Le portrait de l'étranger «perturbateur», parfois américain, a été dessiné par Antoine Sirois (1982).

Les études comparatives sont de deux types: certaines proposent la mise en parallèle de l'œuvre de quelques auteurs, tandis que d'autres s'attachent au développement des littératures «post-européennes» (Dorsinville [1974]), cernent l'évolution de ces «néo-littératures» (Tougas [1982]), découvrent les «modèles d'évolution» des «littératures en émergence» (Sirois [1985]). Les premières se multiplient depuis quelques années. Dans un numéro de la revue *Études littéraires* intitulé «Littérature québécoise et américanité» (1975), Sylvie Choquette proposait une lecture du *Cœur de la baleine bleue* de Jacques Poulin et du *Vieil Homme et la mer* d'Ernest Hemingway, et Louis et Marie Francœur, des contes de l'Américain Sherwood Anderson et d'Yves Thériault. Martin Herden (1989) a lu Marie-Claire Blais en regard de l'œuvre de William Faulkner et Paul di Virgilio (1985) a présenté ensemble ce romancier, Hubert Aquin et Gabriel García Márquez. En 1986, le «Dossier comparatiste Québec-Amérique latine» de la revue *Voix et images* regroupait quatre analyses: Zila Bernd comparait le Brésilien Moacyr Scliar à Jacques Godbout; Amaryll Chanady, l'Argentin Cortázar à Hubert Aquin; Élène Cliche, la Brésilienne Clarice Lispector à France Théoret et à Madeleine Gagnon; et Javier García Méndez, le Brésilien Graciliano Ramos à Ringuet. Il importe toutefois de souligner que ces auteurs ne tentent pas en général de justifier leur présupposé comparatiste eu égard à l'américanité ou à l'appartenance américaine de ces auteurs; celles-ci ne sont pas au fondement de la réflexion critique, sauf chez Bernard Andrès (1987).

Au chapitre des comparaisons du développement des littératures nationales, il faut souligner les travaux de Lilian Pestre de Almeida (1983), Pierre de Grandpré (1966-1967), Earl E. Fitz (1985), Lise Gauvin (1984), David Hayne (1985), Naïm Kattan (1974), Marine Leland (1977), Mary Louise Pratt (1985), Gilles Thérien (1986) et Gérard Tougas (1982). Dès les années soixante, Maximilien Laroche s'intéressait aux littératures haïtienne et québécoise (1965-1966, 1970, 1975, 1976), pendant que Max Dorsinville comparait la littérature romanesque québécoise à la littérature noire américaine (1974), puis aux littératures du Tiers-Monde (1983). En 1980, Brigitte Sicard met-

tait en relation l'émergence du concept de littérature nationale à Haïti et au Québec. Eva-Marie Kröller (1985) a opposé le développement du postmodernisme au Canada anglais et au Québec, à partir de leur relation aux États-Unis.

Les études d'influence sont encore peu nombreuses dans le corpus critique. Guildo Rousseau a présenté les influences américaines sur la littérature canadienne-française au XIX<sup>e</sup> siècle (1984), de même que l'historien Pierre Savard (1967). Jonathan Weiss a rapproché John Steinbeck et le Jacques Poulin de *Volkswagen Blues* (1985-1986). *Voix et images* a consacré en 1989 un dossier à Poulin: l'américanité du romancier a largement été commentée par Jean-Pierre Lapointe, Pierre L'Hérault et Anne Marie Miraglia. Paula Gilbert-Lewis (1981) propose une étude fouillée des relations littéraires entre le Québec et les États-Unis: le constat qu'elle dresse (les relations sont peu importantes, sinon inexistantes, sauf chez les féministes<sup>28</sup>) est appuyé par de nombreuses statistiques. En théâtre, Naïm Kattan (1976) a décrit les formes populaires (radiroman, télévision, *musical*) du théâtre américain, et Chantal Hébert (1989), le théâtre burlesque. Le radiroman est l'objet des recherches de Renée Legris (1979). Une revue d'avant-garde, *la (Nouvelle) Barre du jour*, a permis à Jean Larose (1985) de réfléchir à la place de la contre-culture américaine dans la littérature québécoise. Noël Audet (1984) et Paul-André Bourque (1975) abordent le corpus romanesque, et Claude Beausoleil, le corpus poétique (1984). Pierre de Grandpré avait dès 1967 distingué les influences françaises des américaines. Le développement de la langue française dans un environnement nord-américain est l'objet de textes de Claude Beausoleil (1987), Naïm Kattan (1970), Maximilien Laroche (1975) et Stéphane Sarkany (1988). Richard Hodgson et Ralph Sarkonak (1989) ont appliqué la théorie linguistique du «*code-switching*» à un roman de Jacques Poulin. L'espace romanesque américain a intéressé Gérard Bessette (1973). Dans un texte programmatique paru en 1984, Ronald Sutherland propose l'élaboration de plusieurs types d'études d'influence.

Peu d'auteurs ont tenté de cerner les enjeux (historiques, idéologiques, institutionnels) de l'américanité dans la littérature québécoise. Jacques Languirand (1971) a esquissé l'histoire de l'américanité des Québécois, comme le fera plus tard Maximilien Laroche (1983). Réjean Beaudoin, à partir d'un large ensemble d'œuvres, a proposé de redéfinir la notion même d'Amérique (1984). Gilles Marcotte a d'abord relié l'américanité romanesque au problème du réalisme (1973), puis a montré l'importance pour Robert Charbonneau du rapport aux États-Unis au moment de la querelle dont témoigne en 1947 *la France et nous* (1986). Guildo Rousseau (1986) a suivi l'évolution de la métaphore de l'Amérique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, après avoir décrit la «culture géographique» américaine (1985). Le géographe Jean

28. Voir Cotoir (1980). Eva-Marie Kröller (1985) conteste les conclusions de Gilbert-Lewis.

Morisset a lu les textes de Louis Riel à la lumière d'une définition polémique de l'identité québécoise et de l'américanité (1987). François Ricard (1988) a situé l'émergence de l'américanité dans le cadre de la «normalisation» de la littérature québécoise et en a fait le signe d'une volonté de différenciation spécifiquement québécoise. Yannick Resch (1988) a proposé de définir la littérature québécoise à partir de son américanité. Jean-François Chassay (1990) s'est interrogé sur un possible «nouvel exotisme» américain dans la littérature romanesque québécoise. Jean Larose (1990), enfin, s'est demandé pourquoi «nous avons renoncé à l'Amérique» (voir aussi Pontaut [1973]).

## HYPOTHÈSES DE RECHERCHE

Avant de conclure ce tour d'horizon des textes critiques portant sur les rapports de la littérature québécoise et de la notion d'Amérique, il convient de proposer des hypothèses de recherche, et ce à partir de cinq axes : la distinction des genres, la lecture québécoise de la littérature américaine, l'apport des sciences humaines, la nécessité de définir l'Amérique, l'anthropophagie culturelle<sup>29</sup>.

Même si l'Amérique est présente dans tous les genres littéraires pratiqués aujourd'hui au Québec, il importe de les distinguer les uns des autres, dans la mesure où les déterminations institutionnelles ne pèsent pas du même poids sur toutes les pratiques. La culture de masse, par exemple, emprunte plus volontiers, ou à tout le moins plus ouvertement, aux modèles américains que la littérature légitimée<sup>30</sup>. Une réflexion historique et une réflexion générique s'imposent. Historique, car le développement de la culture de masse, surtout à partir des années 1920, ne peut qu'avoir changé la perception des États-Unis, et plus

29. Il va de soi que ces nouvelles recherches doivent se développer parallèlement aux travaux recensés plus haut. À cet égard, voir ce que dit Laurent Mailhot des recherches institutionnelles qui manquent à l'historien de la littérature du Québec : «Restent aussi à faire, ou à compléter, l'étude non seulement des relations culturelles ou de l'"image" de la France et des États-Unis au Québec, et du Québec en France, mais l'analyse du "code" français et du "code" américain à l'œuvre dans la littérature québécoise. Ceci comprend, mais dépasse, les études de "réception" comme les bilans d'"influences". La littérature québécoise fonctionne à la fois en français et en Amérique, mais dans un cadre et avec des moyens différents sous le Régime français, sous le Régime britannique, sous le Régime canadien, canadien-français, canadien-québécois» («Problèmes d'histoire littéraire du Québec ou La littérature comme critique de l'histoire», *Paragraphes*, 1, 1989, p. 58).

30. Voir par exemple Yvan Lamonde, «American Cultural Influence in Quebec: A One-Way Mirror», dans Alfred O. Hero et Marcel Daneau (édit.), *Problems and Opportunities in US-Quebec Relations*, Boulder (Colorado) et Londres, Westview Press, coll. «Westview Special Studies in International Relations», 1984, p. 106-126 et «Un voisin qui fait écran : le cinéma au Canada et au Québec et les États-Unis», dans *les Grands Voisins. Actes du colloque belgo-canadien des 24, 25 et 26 novembre 1983*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 227-249. Le neuvième colloque de l'Association québécoise des études cinématographiques (Montréal, novembre 1989) a été consacré à «Américanité et cinéma».

largement de l'Amérique, dans la littérature québécoise. Générique, car certaines pratiques ont été modifiées plus profondément que d'autres par l'Amérique (le théâtre et la paralittérature<sup>31</sup>, par exemple).

Dans une entrevue parue en 1987, Pierre Nepveu constatait l'absence de véritable lecture québécoise de la littérature américaine: «L'américanité repose rarement sur des connaissances véritables, des références à ce qu'est la culture nord-américaine, la tradition littéraire ou la poésie américaine. [...] je ne vois d'échange pour la poésie québécoise qu'avec la poésie française<sup>32</sup>». Cette constatation, qui rejoint celle de plusieurs autres critiques (Chassay [1990], Gilbert-Lewis [1981]), paraît fondamentale: si la littérature américaine n'est pas lue au Québec, comment la littérature québécoise peut-elle être dite américaine? S'impose ici la nécessité de mener à terme des analyses très précises de la lecture de la littérature américaine dans l'univers culturel québécois. Qui écrit sur la littérature américaine dans les journaux et revues du Québec? Y a-t-il de réels échanges entre les écrivains québécois et les écrivains américains? Il n'existe aucune étude systématique de ces problèmes.

Pour définir l'américanité de la littérature québécoise, l'apport de disciplines autres que la critique littéraire sera également déterminant: outre les travaux, déjà indiqués, du sociologue Marcel Rioux, du géographe Jean Morisset, de l'historien de la culture Raymond Montpetit, il faudra relire, par exemple, les philosophes Claude Bertrand et Michel Morin, qui, prônant la constitution du *Territoire imaginaire de la culture*<sup>33</sup>, se déclarent d'abord et avant tout américains. Les études, nombreuses depuis quelques années, sur le cinéma, les communications, la musique populaire seront également à utiliser<sup>34</sup>. Une question aussi complexe que celle de l'américanité de la littérature québécoise, qui renvoie nécessairement aux notions d'américanisation et d'américanophilie, ne saurait faire l'économie des sciences humaines.

L'Amérique n'est pas constituée que des États-Unis. Si cet élément de définition fait de plus en plus l'unanimité des critiques, il n'a été que fort peu théorisé jusqu'à maintenant. En effet, affirmer de l'Amérique qu'elle englobe deux continents et plusieurs langues et cultures, qu'est-ce à dire pour la critique littéraire québécoise? «L'«Amérique», fait remarquer Laurent Mailhot, même limitée aux

31. Voir *le Phénomène IXE-13* (Québec, PUL, coll. «Vie des lettres canadiennes», 21 et Centre de recherche en littérature québécoise, 1984, 375 p.) et plus particulièrement la contribution de Denis Saint-Jacques, «L'idéologique dans le texte» (p. 283-322).

32. Dans Bernard Gilbert, «Poésie québécoise: portrait récent», *Nuit blanche*, 28, mai-juin 1987, p. 11 et 15.

33. *Le Territoire imaginaire de la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Brèches», 1979, 182 p. et *l'Amérique du Nord et la culture. Le territoire imaginaire de la culture. Tome II*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Brèches», 1982, 317 p.

34. Voir, par exemple, l'ouvrage collectif *les Grands Voisins. Actes du colloque belgo-canadien des 24, 25 et 26 novembre 1983* (Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984).

États-Unis, n'est pas un temps vide ni un espace trop plein, figé en bloc homogène. L'«Amérique» n'est pas tout entière dans l'Amérique» (1989, p. 26). Par ailleurs, toute définition de l'Amérique suppose une réflexion sur les liens, pour le Québec du moins, de la littérature québécoise, non seulement avec les autres littératures américaines, mais aussi avec la littérature française. Or, parmi les intellectuels québécois, seuls Gilles Marcotte (1986), Jean Morisset (1987) et François Ricard (1988) en tiennent compte : c'est pourtant une dimension centrale de la réflexion identitaire au Québec.

Dans le cadre d'une table ronde tenue en 1983 sur les littératures brésilienne et québécoise, Irleamar Chiampi proposait de recourir à la notion d'«anthropophagie culturelle» pour parler des littératures américaines<sup>35</sup>. Cette métaphore a été créée au Brésil dans les années vingt par Oswald de Andrade «pour caractériser sa situation de «mauvais sauvage» qui dévore le blanc, s'incorpore ses vertus, le consomme, le digère et ainsi restaure son patrimoine culturel» (voir Laroche [1983], p. 195). Cette anthropophagie, Chiampi ne la retrouve pas au Québec : «Il y a [...] une contradiction dans l'américanité québécoise. Je pense à l'attitude d'une certaine façon déférente du Québécois pour la culture et la langue françaises» (*ibid.*, p. 196). Dans le cadre du même débat, Flavio Aguiar proposait une autre distinction : «Comme image, [l'anthropophagie] renvoie à une tactique culturelle pour qui la meilleure défense est l'agression : dévorer ce que nous avons devant nous pour le faire «nôtre». Tandis qu'au Québec la préoccupation culturelle la plus constante a été défensive : celle de ne pas être dévoré» (*ibid.*, p. 200). Malgré les nuances qu'il faudrait apporter à cette métaphore pour l'appliquer au domaine québécois, elle pourrait permettre de relancer un débat qui, bien que soit réelle la diversité des contributions, manque souvent de renouvellement. La notion de *dévoration culturelle* (de la France, de l'Amérique) pourrait être une de ces sources de renouvellement<sup>36</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie qui suit, même si elle vise à l'exhaustivité, ne saurait y prétendre. N'ont été retenus que les textes critiques publiés en livres ou en revues depuis les années soixante et portant spécifiquement sur les rapports de la littérature — et non pas de la culture —

35. Voir, dans le même sens, l'intervention du Brésilien Gerardo Mello Mourao lors de la Rencontre québécoise internationale des écrivains intitulée «Roman des Amériques» (*Liberté*, 90, 15 : 6, novembre-décembre 1973, p. 248-249).

36. On retrouve une image semblable chez Jacques Dufresne («Avalons Moby Dick!», *le Devoir*, 1<sup>er</sup> mai 1982, p. 19) : «Si notre destin en tant que culture est de mourir, aussi bien sombrer en haute mer, avec Moby Dick dans le ventre, que chavirer sur un lac du Nord. Si nous avons assez de substance pour vivre, le grand large ne peut que nous faire du bien. Nous y retrouverons d'ailleurs la France.»

québécoise avec l'Amérique (du Nord, centrale, du Sud). Les textes qui ne font que des allusions à cette question, ou qui l'abordent dans une perspective qui n'est pas d'abord littéraire, n'ont pas été retenus. Ont été également exclus les articles de journaux, les entrevues, les mémoires et thèses, les œuvres de fiction, les recherches en sciences humaines (sociologie, géographie, philosophie, études cinématographiques, histoire de l'art, etc.) et les témoignages d'écrivains<sup>37</sup>. Les recherches n'ayant pas porté sur les littératures de langue française des communautés vivant hors des frontières du Québec, n'ont pas été répertoriés les très nombreux travaux sur la littérature franco-américaine (Nouvelle-Angleterre, Louisiane, etc.). Il faut rappeler enfin que cette bibliographie n'est pas celle de la place de la littérature québécoise aux États-Unis, ni celle de son image : faire le recensement des lectures américaines de la littérature québécoise, comme celui des lectures québécoises de la littérature américaine, serait l'objet d'un travail complètement différent.

**ALMEIDA**, Lilian Pestre de, «Regard périphérique sur la francophonie ou Pourquoi et comment enseigner les littératures francophones dans les Amériques», *Études littéraires*, 16: 2, août 1983 («Regards du Brésil sur la littérature du Québec»), p. 253-273.

À partir de réflexions sur le statut de la littérature québécoise au Brésil, l'auteure propose de renouveler la pratique comparatiste : «L'intérêt pour la production des Amériques doit être lié à ce double mouvement, de détour/retour : aller ailleurs pour retourner chez soi, étudier le voisin certes pour le voisin, mais aussi pour mieux se connaître, découvrir des similitudes pour définir après coup sa spécificité, son individualité et son originalité» (p. 257). Une définition de l'américanité est proposée : «Des histoires semblables [...], une situation commune née de la colonisation et de ses multiples masques, des paysages ouverts et amples qui se répondent du Nord au Sud du continent américain, un besoin de s'exprimer enfin en tant que *sujets* parce que pendant très longtemps objectivés, *objectés*, tout cela crée, dans la production littéraire des Amériques, une thématique commune et sans doute appelle une *poétique* commune» (p. 260).

**ANDRES**, Bernard, «La littérature québécoise à *Voix et images* : créneau ou ghetto?», *Voix et images*, 35, hiver 1987, p. 303-312.

Précisant les orientations de la revue *Voix et images*, l'auteur indique très clairement sa perspective américaine «au sens large» (p. 307) : «L'avenir n'est-il pas au comparatisme trans-américain?» (p. 309); «Bon an mal an, *Voix et images* a [...] occupé le créneau québécois, elle s'y est taillé un fief que viennent grignoter à l'occasion ses consœurs *Études françaises* et *Études littéraires*. Ce n'est pas inquiétant dans le sens où il ne s'agit pas pour nous d'un monopole, encore moins

37. On consultera *Liberté*, 90, 15: 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques») et *Écrits du Canada français*, 58, 1986 («Québec/USA»).

d'un ghetto, mais du champ d'étude prioritaire que nous comptons bien conserver et étendre, aux confins et au contact des autres littératures d'Amérique» (p. 311). L'auteur déplore par ailleurs le fait que les critiques québécois puisent peu à la tradition américaine.

**AUDET**, Noël, «Le roman québécois d'Amérique», *les Deux Rives*, 1, 1984, p. 34-35.

Quelle est la «différence» du roman québécois? «Il est évident, pour qui analyse un peu la situation des écrivains québécois, qu'ils se situent à un étrange carrefour: imprégnés de littérature française et de civilisation américaine, ils ne peuvent parler de leur pays et de leur réalité qu'à la jonction de ces deux influences. [...] Aussi bien chez Gabrielle Roy, Yves Thériault, Marie-Claire Blais, que chez des auteurs plus récents [...] s'exprime une américanité incontestable, qui n'a rien à voir avec l'américanisation» (p. 34). Définition de l'américanité en littérature: «la masse de la production romanesque affirme [...] un univers tendu, instable, où les êtres cherchent à définir ou imaginer de nouveaux rapports sur tous les plans» (p. 35).

**BAYARD**, Caroline, «Serait-ce cela inspirer l'Amérique?: la *Constellation du Cygne* de Yolande Villemaire», *Québec Studies*, 6, 1988, p. 112-120.

L'auteure reprend la triple lecture du roman (1985) de Yolande Villemaire par Suzanne Lamy (voir *Québec Studies*, 5 ou *Voix et images*, 37): l'irresponsabilité de Villemaire devant l'Holocauste; son hésitation entre réalisme et onirisme/allégorie; son irresponsabilité en ce qui concerne le féminisme. Le titre de l'article ne prend son sens qu'à la dernière phrase: l'auteure conclut qu'«il y a d'autres manières d'inspirer l'Amérique» (p. 117), faisant ainsi allusion au numéro de *Voix et images* intitulé «Yolande Villemaire: inspirer l'Amérique» (33, printemps 1986).

**BEAUDOIN**, Réjean, «Rapport Québec-Amérique», *Possibles*, 8: 4, été 1984 («L'Amérique invouable»), p. 45-57.

L'auteur donne de nombreuses références à des textes québécois posant la question du rapport à l'Amérique et tente de définir un nouveau type de rapport à celle-ci. «L'Amérique n'est pas un lieu, [...] une patrie, pas davantage, un pays, moins encore. [...] L'Amérique n'a jamais cessé d'être un projet et l'image de son devenir reste l'épreuve incessante de son recommencement. [...] En somme, l'Amérique est un modèle, une forme, un pont jeté sur l'universel à l'inextricable encoignure de la croix des temps» (p. 46).

**BEAUSOLEIL**, Claude, *Les livres parlent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. «Estacades», 1984, 235 p.

Dans plusieurs des comptes rendus rassemblés ici, la notion d'américanité — tantôt «courant», tantôt «mouvement» (p. 182) — est associée par l'auteur à celle de «texte urbain» ou de contre-culture. Avant 1968, les modèles littéraires québécois étaient européens ou français; après, «l'influence des images d'une Amérique servant de

moteur à la création a été à la source de nombreux textes stimulants» (p. 182). À partir de ce moment, il s'est agi d'«afficher sauvagement son appartenance à l'Amérique» (p. 24), «de relever le défi d'écrire et de parler un langage neuf sur un continent neuf» (p. 28).

**BEAUSOLEIL**, Claude, «Extase et déchirure», dans *Extase et déchirure*, Trois-Rivières, Écrits des Forges et Cesson (France), la Table rase, 1987, p. 13-39.

En prélude à une réflexion sur divers écrivains québécois (Yolande Villemaire, Gaston Miron, Jacques Godbout, Hubert Aquin, Nelligan), l'auteur traite l'américanité par rapport à la langue française au Québec: «Latine du Nord, autre version d'un continent», la littérature québécoise «témoigne de l'Amérique en français mais langue et Amérique quelque part lui échappent et c'est dans cette brèche presque impensable qu'elle travaille à son scénario frondeur et sans sous-titres» (p. 15); «Déchirure centrale au ventre du langage, une Amérique m'échappe: sa langue n'est pas la mienne mais ses contours m'inscrivent» (p. 17).

**BERND**, Zila, «La quête d'identité: une aventure ambiguë», *Voix et images*, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 21-26.

Un «dénominateur commun des littératures des Amériques» est proposé: «dès leur naissance, elles se nourrissent de la sève, riche et sédimentée, de la culture européenne»; «la réalité culturelle étrangère est perçue comme supérieure à la culture nationale»; le «*marronnage culturel* [...] consiste à renverser les modèles importés et à incorporer au tissu littéraire l'apport des cultures autochtones» (p. 21). Le texte porte sur «la question de l'identité comme trait commun entre les littératures des Amériques» (p. 22), à partir de romans du Brésilien Moacyr Scliar (*le Centaure dans le jardin*, 1980) et du Québécois Jacques Godbout (*les Têtes à Papineau*, 1981).

**BESSETTE**, Gérard, [sans titre], *Liberté*, 90, 15: 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques»), p. 17-20.

Dans la première partie du texte, l'auteur décrit «l'espace romanesque»: «Il me semblerait naturel que le roman des Amériques [...] présente un espace différent de l'espace romanesque européen. [...] Il s'agit [...] toujours ici d'un espace à parcourir, puis à dompter: autrefois ce domptage se faisait par le défrichement et la culture; aujourd'hui il s'effectue par de gigantesques travaux de terrassement et de harnachement» (p. 17). Suit une galerie de personnages définis par leur rapport à l'espace: entre le coureur de bois et le sédentaire, rural ou urbain, il y a plusieurs «types intermédiaires» — l'«éternel défricheur», le cultivateur, le «locataire insécure», le survenant (p. 17-18). Dans la deuxième partie, l'auteur livre quelques bribes d'une «topo-analyse» à partir de *Une de perdue, deux de trouvées* (1849-1851) de Boucher de Boucherville, avant de s'intéresser à l'opposition psychologique de l'écriture et de l'errance.

**BOURQUE**, Paul-André, «L'américanité du roman québécois», *Études littéraires*, 8: 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 10-19.

L'auteur parle des littératures «cousines de l'Amérique» (p. 10) et signale leur «parenté» (p. 14). L'américanité de la littérature québécoise est définie comme «cette zone grise de l'inconscient collectif dans laquelle on retrouve une "mythologie", des valeurs "archétypales" et une symbolique communes aux deux cultures, une imagerie, en somme, de même qu'un ensemble de phénomènes historiques, linguistiques et sociaux ayant leur correspondant dans l'autre civilisation; en fait, une conception continentale de l'homme et de son destin, de ses attitudes fondamentales qui font que tel ou tel geste dont on dit qu'il est asiatique, africain, européen ou américain, pourrait servir à mesurer le degré d'américanité de la littérature québécoise» (p. 15).

**CHANADY**, Amaryll, «Entre la quête et la métalittérature — Aquin et Cortázar comme représentants du postmoderne excentrique», *Voix et images*, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 42-53.

Une même volonté de recherche formelle et des thèmes communs — la «fascination pour l'Europe» (p. 44), le «manque d'identité nationale» (p. 45), la «dissolution de l'identité individuelle» (p. 47) — unissent les deux auteurs. «Chez Aquin et chez Cortázar, la quête dans toutes ses formes ne conduit pas à une littérature naïvement engagée, insouciante de l'élaboration formelle; par ailleurs, la métalittérature et la recherche esthétique n'aboutissent pas à une complexité gratuite et aride. Les deux auteurs ne tombent ni dans le piège du didactisme, ni dans celui de la préciosité, et restent en même temps des fabulateurs accomplis» (p. 52).

**CHASSAY**, Jean-François, «L'Américain existe-t-il?», *Revue internationale des professeurs de français*, à paraître en 1990.

L'auteur s'interroge sur «l'absence aberrante, à première vue, de l'Américain et des États-Unis dans la littérature québécoise, ce qui est sans doute un reflet de la méconnaissance générale, chez les Québécois francophones, de la littérature américaine». Le texte compte trois parties: a) le XIX<sup>e</sup> siècle; b) quelques auteurs contemporains (Gérard Bessette, Jacques Godbout, Gilles Archambault), et plus particulièrement Jean Basile, Yolande Villemaire, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Poulin; c) des remarques sur la «vogue américaine» dans la littérature québécoise récente (l'auteur se demande s'il ne s'agit pas d'un «nouvel exotisme»).

**CHOQUETTE**, Sylvie, «L'archétype du temps circulaire chez Ernest Hemingway et Jacques Poulin», *Études littéraires*, 8: 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 43-55.

Corpus: *le Cœur de la baleine bleue* (1970) de Jacques Poulin et *le Vieil Homme et la mer* (1952) d'Ernest Hemingway. La première partie de l'article est une analyse du mythe du paradis perdu; la seconde porte

sur la symbolique de l'eau et du poisson. L'auteure conclut à l'existence d'«une recherche assez similaire chez les deux auteurs. Poulin et Hemingway sont véritablement marqués par la violence et l'agressivité qui les entourent, ce qui explique leur hantise d'un ordre meilleur, d'un monde renouvelé à l'image du paradis originel. [...] La quête de Poulin et d'Hemingway n'est pas un phénomène particulier à ces deux écrivains, mais au peuple nord-américain» (p. 55).

**CLICHE**, Élène, «Clarice Lispector : débusquer l'intangible», *Voix et images*, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 27-41.

Présentation de Clarice Lispector et de son œuvre. «Dans l'intertexte transculturel où le langage absorbe et transforme d'autres langages, il me semble que, dans la littérature québécoise, les écritures qui respirent davantage à proximité des abîmes lispectorien[s] [...] sont celles de France Théoret et de Madeleine Gagnon [...]. Il ne s'agit pas de faire ici une étude comparative, mais plutôt d'esquisser quelques rapprochements de manière non systématique» (p. 28). Trois figures de ces rapprochements sont isolées : la «circularité de l'œuvre» (p. 29), la «déconnexion» (p. 32), l'«au-dedans» (p. 33).

**COTNAM**, Jacques, «Americans Viewed Through the Eyes of French-Canadians», *Journal of Popular Culture*, 10: 4, printemps 1977, p. 784-796.

Chez les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteur s'intéresse à l'annexionnisme, au messianisme, à l'exode aux États-Unis, à la civilisation américaine; sur toutes ces questions l'opposition entre les libéraux et les conservateurs est claire. La Deuxième Guerre mondiale, le développement syndical, la télévision ont permis la pénétration au Québec des valeurs américaines : «*In my opinion, French-Canadians have been living by American standards for many years, and in spite of themselves, they have become French-speaking Americans, at least as far as their way of life is concerned. Nevertheless, the fact remains that American influence has become more and more obvious to the French-Canadian intellectuals [...], and they are now quick to denounce it as a most serious threat to the French-Canadian national identity*» (p. 790).

**COTNAM**, Jacques, «La prise de conscience d'une identité nord-américaine au Canada français (1930-1939)», dans *les Grands Voisins. Actes du colloque belgo-canadien des 24, 25 et 26 novembre 1983*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 63-79.

À partir de 1840, les Canadiens français émigrèrent massivement aux États-Unis. Le krach de 1929 fit que bon nombre des émigrés revinrent au pays. Ils étaient alors porteurs de valeurs nouvelles. La littérature des années trente témoigne de l'inquiétude des élites intellectuelles face à ces valeurs, que, de plus, le développement de la culture de masse avait au même moment pour effet de répandre largement dans la société. Dans les œuvres de Ringuet, de François Hertel, de Séraphin Marion et de René Garneau, une France mythique est opposée à la matérialiste Amérique. Jean-Charles

Harvey, Robert Choquette, Rosaire Dion-Lévesque et Alfred Desrochers ont été les précurseurs d'un changement d'attitude.

**COTNOIR**, Louise, «Contribution des femmes-écrivains du continent américain à la littérature», *Revue de l'Université d'Ottawa*, 50: 1, janvier-mars 1980, p. 30-33.

Communication à la deuxième Conférence des femmes-écrivains des Amériques (Université d'Ottawa, 20-25 mai 1978). Deux éléments caractérisent l'écriture des femmes des Amériques: elle est «transgression du légendaire mutisme féminin» et se situe au «premier plan d'une transformation sociale radicale»; le non-respect des genres littéraires est le premier signe du «renversement social souhaité et provoqué par ces écrivains-femmes» (p. 31). «Les femmes écrivains du continent américain, ayant déconstruit le langage masculin, l'ayant démystifié et banni du leur, ont imposé et doivent continuer de le faire, une façon nouvelle de voir le monde, une autre manière de penser la recherche et la création. C'est dans cette direction que doit s'orienter leur écriture jusqu'à la subversion même du langage masculin. Une telle écriture ne peut que constituer un apport magistral à la littérature tout entière» (p. 33).

**DE GRANDPRÉ**, Pierre, «La question des influences», *Lettres nouvelles*, numéro spécial, décembre 1966-janvier 1967, p. 109-116.

L'auteur définit les influences françaises, américaines et nordiques sur la littérature québécoise. Les influences françaises sont d'«*identification*» et d'«*opposition*» (p. 111). En ce qui concerne les influences américaines, l'auteur pose que les relations de toutes les littératures américaines avec leur métropole ont été les mêmes; nous sommes des «Européens d'Amérique (comme sont tous les Américains)» (p. 115). Mais «nous mettre à la remorque des États-Unis, ce serait tomber de Charybde en Scylla» (p. 113); il nous faut plutôt «assumer tout notre américanisme» (p. 115), car nous avons «une incontestable originalité américaine» (p. 114).

**DI VIRGILIO**, Paul, «Literary Negativity in "Shifting-Out": Aquin, Faulkner, and García Márquez», dans M.J. Valdés (édit.), *Proceedings of the Xth Congress of the International Comparative Literature Association/Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de littérature comparée*. New York 1982. *III Inter-American Literary Relations/Rapports littéraires inter-américains*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985, p. 107-111.

Afin de montrer en quoi les actes de langage (*speech acts*) de la conversation quotidienne diffèrent des textes littéraires, et donc afin de définir la littérarité (*literariness*) de ceux-ci, l'auteur étudie des mécanismes de «débrayage» (*shifting-out*) chez Gabriel García Marquez (débrayages spatiaux dans «La Tercera Resignación», 1947 et «La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada», 1972), Hubert Aquin (débrayages temporels dans *Prochain Épisode*, 1965) et William Faulkner (débrayages actantiels dans *As I Lay Dying*, 1930). Les principaux concepts théoriques sont empruntés à Greimas et à Wolfgang Iser.

**DORSINVILLE**, Max, *Caliban Without Prospero. Essay on Quebec and Black Literature*, Erin (Ontario), Porcépic Press, 1974, 227 p. Préface de Ronald Sutherland.

Le projet de l'auteur est d'étudier parallèlement les littératures québécoise et noire américaine, puis de proposer un modèle d'interprétation de l'émergence des littératures mineures, régionales, nationales ou ethniques. C'est à *la Tempête* de Shakespeare qu'il emprunte la métaphore de Prospero (l'homme civilisé, celui qui possède le langage) et de Caliban (l'être primitif, privé de langage) qui soutiendra son interprétation. Le corpus est romanesque, et la perspective sociologique : toutes les littératures « post-européennes » auraient évolué de façon semblable depuis l'éveil des nationalités au XIX<sup>e</sup> siècle. Trois périodes seraient communes à leur évolution : une phase passive de tristesse (*sadness*) où domine l'inadéquation du sujet au monde ; une phase active de colère (*anger*), d'affirmation ; une phase de réflexion (*reflection*) durant laquelle l'affirmation de la spécificité est perçue comme menant à l'universel.

**DORSINVILLE**, Max, *le Pays natal. Essais sur les littératures du Tiers-Monde et du Québec*, Dakar, les Nouvelles Éditions africaines, 1983, 193 p.

Ce recueil de quatorze textes est divisé en trois parties : « Le Tiers-Monde (les Antilles) » (trois textes sur l'influence du Martiniquais Aimé Césaire au Québec), « Le Tiers-Monde (l'Afrique) », « Le Québec » (voir « Le Québec Noir »). Plusieurs textes portent sur la négritude, sans toutefois que la perspective américaine y soit centrale (voir aussi, du même auteur, « La négritude et la littérature québécoise », *Canadian Literature*, 42, automne 1969, p. 26-36). Au début des années soixante-dix, cette question disparaît : « Le Québec découvrirait son américanité. [...] Le pays n'était plus revendiqué mais vécu dans sa quotidienneté, vidée de théorie. C'est comme si au terme des théories partipristes était la découverte d'un quotidien qui par-delà le langage s'avérait indifférencié du quotidien à l'échelle nord-américaine » (p. 128). L'auteur décrit les liens de la littérature québécoise avec les littératures du Tiers-Monde : « C'est dans l'optique d'une histoire des peuples modelée par l'assujettissement à une puissance étrangère que certains théoriciens québécois de la dernière décennie proclameront leur solidarité avec le Tiers-Monde » (p. 118).

**FITZ, EARL E.**, « The First Inter-American Novels: Some Choices and Some Comments », dans M.J. Valdés (édit.), *Proceedings of the Xth Congress of the International Comparative Literature Association / Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de littérature comparée. New York 1982. III Inter-American Literary Relations / Rapports littéraires inter-américains*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985, p. 112-117.

Le but du texte est de cerner l'origine du roman dans les Amériques, ce qui amène l'auteur à s'interroger sur la nature générique du roman, à relever les œuvres généralement considérées par la critique comme les premiers romans dans cinq corpus américains et, enfin, à proposer neuf autres « premières » œuvres possibles, ces dernières correspondant mieux à la définition moderne du genre romanesque.

Le premier groupe d'œuvres est constitué de textes de Frances Brooke (1769, Canada anglais), de William Hill Brown (1789, États-Unis), de Fernández de Lizardi (1816, Mexique), de Philippe Aubert de Gaspé fils (1837, Québec) et de Manuel de Macedo (1844, Brésil).

**FRANCŒUR**, Louis et Marie, «Deux contes nord-américains considérés comme actes de langage narratifs», *Études littéraires*, 8: 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 57-80.

Réflexion inspirée de la théorie de la communication et qui repose sur deux contes du corpus nord-américain: «The Book of the Grotesque» de Sherwood Anderson et «La fleur qui faisait un son» d'Yves Thériault. «Deux conteurs, l'Américain Sherwood Anderson et le Québécois Yves Thériault, deux cycles narratifs, *Winesburg, Ohio* et *Contes pour homme seul*, deux dates marquant la fin d'une époque et le début d'une ère nouvelle dans chacune des littératures nationales, 1919 et 1945, enfin deux groupes de lecteurs, eux-mêmes partagés entre l'enthousiasme et l'irritation, tels sont les acteurs et les circonstances qui serviront de cadre à cette étude» (p. 57).

**GARCÍA MÉNDEZ**, Javier, «Ramos et Ringuet: le roman entre le silence et l'histoire», *Voix et images*, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 55-66.

Corpus: *Trente arpents* du Québécois Ringuet et *Vidas secas* du Brésilien Graciliano Ramos, romans régionalistes parus en 1938 et écrits «dans des lieux américains façonnés par la colonisation européenne et ayant reçu de l'Europe la forme romanesque. Toutefois, la distance sociale et culturelle entre le Québec et le Brésil [...] est incommensurable, comme l'est d'ailleurs, à cause de la même diversité historique, celle qui, en 1938, sépare le roman brésilien [...] de la fiction narrative québécoise» (p. 55). L'auteur analyse le rapport des romanciers à la parole des personnages. Chez Ringuet, la parole paysanne est subordonnée à «l'omniloquence académicienne du narrateur» (p. 58), alors qu'il y a dans le roman de Ramos une «omniscience pauvre»: «Le roman sera fragmentaire comme la parole de ses personnages, il sera cette parole» (p. 63).

**GAUVIN**, Lise, «Entrevue avec Flavio Aguiar. De Sao Paolo à Montréal: circuits littéraires», *Possibles*, 8: 4, été 1984 («L'Amérique inavouable»), p. 119-131.

Après des remarques sur l'identité, entre autres dans l'œuvre de Gaston Miron, et sur la littérature brésilienne, quelques éléments de comparaison entre la littérature du Québec et celle du Brésil sont évoqués. La poésie, la parodie théâtrale et romanesque, l'américanisation et l'institution littéraire sont abordées. Au sujet de l'américanisation, Flavio Aguiar déclare: «Il y a un impérialisme américain au Québec comme il y a un impérialisme américain un peu partout au monde. Mais il y a le fait aussi que l'Américain est une sorte de cousin riche de la famille. Je crois que cela rejoint une forme de conscience frustrée» (p. 127).

**GILBERT-LEWIS**, Paula, «Literary Relationships Between Quebec and the United States: a Meagre Reciprocity», *Essays on Canadian Writing*, 22, été 1981, p. 86-110.

État présent de la situation de la littérature québécoise aux États-Unis. Alors que les écrivains québécois connaissent la culture américaine, celle-ci ne les a pas marqués de façon apparente. Par ailleurs, on ne peut parler d'influence de la culture québécoise sur les Américains: «*wide spread ignorance still describes the present status of "French Canadiana" in the U.S.*» (p. 93). L'influence culturelle étasunienne est subordonnée à l'affirmation de l'identité nord-américaine des Québécois: «*It is this reflection of society in North America and the acceptance of being a French-speaking North American that is more important today in Quebec literature than any direct influence from the United States*» (p. 88).

**HARE**, John, *les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914*, Québec, Société historique de Québec, coll. «Cahiers d'histoire», 16, 1964, 213 p.

«Le Canadien français est voyageur dans l'âme» (p. 12), déclare l'auteur en introduction à cette bibliographie descriptive de plus de 300 récits de voyage. À partir du thème de la frontière, «facteur d'explication primordial dans le développement de la civilisation canadienne-française» (p. 20 n. 15), il distingue les «types» du voyageur, du coureur des bois, du militaire, du traitant, de l'explorateur, du missionnaire. Pour ce qui concerne les récits de voyage américains, voir les différents index: «III. Classification des récits selon le but du voyage» (p. 196-198), «IV. Classification des récits selon la manière de voyager» (p. 199) et «V. Index des endroits visités» (p. 200-210) aux entrées «Amérique centrale et du Sud» (p. 200-201) et «États-Unis» (p. 205-207).

**HAREL**, Simon, «L'Amérique ossuaire», *Vice versa*, 21, novembre 1987, p. 60-61; repris, dans une version plus élaborée, dans *le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, le Préambule, coll. «L'univers des discours», 1989, p. 159-207. Préface de René Major.

Étude de *Volkswagen Blues* (1984) de Jacques Poulin et d'*Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout: «ces romans supposent la possibilité d'un exil hors d'un espace originaire qui correspondrait  *grosso modo*  à la territorialité québécoise. Revendication du déplacement, de la mouvance, à la faveur de l'exploration du continent nord-américain, ces textes font de plus intervenir la problématique de l'étranger, non pas dans la perspective d'un rejet ou d'une mise à l'écart, ce qui reviendrait à affirmer la primauté du "même", mais de façon beaucoup plus novatrice dans la mesure où l'étranger implique la généralisation d'une situation périphérique, d'une marge du texte romanesque» (p. 60).

**HAYNE**, David M., «European Literary Influences in Nineteenth-Century Canada and South America: Parallels and Peculiarities», dans

M.J. Valdés (édit.), *Proceedings of the Xth Congress of the International Comparative Literature Association/Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de littérature comparée*. New York 1982. III *Inter-American Literary Relations/Rapports littéraires inter-américains*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985, p. 241-246.

L'étude comparée des littératures canadiennes et d'Amérique du Sud n'existe que depuis une décennie. Divers champs de recherche sont proposés : influence des grands auteurs européens, surtout français et anglais ; rôle de la rupture entre la littérature nationale naissante et la littérature coloniale qui la précède ; influences du Romantisme et du Parnasse. L'auteur insiste sur les particularités des littératures «post-coloniales» (p. 246) : importance du mélange des influences culturelles (exemple du rôle joué par la littérature française partout en Amérique du Sud) ; détermination politique, religieuse et morale du choix de ces influences culturelles ; décalage dans les transferts littéraires de l'Ancien Monde au Nouveau.

**HÉBERT**, Chantal, *le Burlesque québécois et américain. Textes inédits*, Québec, PUL, coll. «Vie des lettres québécoises. Centre de recherche en littérature québécoise», 27, 1989, xvi/335 p. Préface de Jean-Claude Germain.

Après avoir retracé les origines américaines du burlesque, l'auteure propose une lecture comparative des thèmes et structures des répertoires québécois et américain pour en isoler «une structure type et ses variantes» (p. 13). Elle repère dans ces corpus «un thème fondamental [...] — celui du défi à l'autorité et aux conventions (manifestement axé sur le désir sexuel) au moyen de la ruse» (p. 243). Elle décrit l'originalité du burlesque québécois : constitution du public, longueur de la «comédie», choix des textes, mise à l'écart du strip-tease, nombre de comédiens, «attitude différente face à l'argent» (p. 235), «approche distincte de la sexualité» (p. 237). En conclusion, elle propose une lecture idéologique : «Le théâtre burlesque devenait un des lieux où était investie une sublimation conceptuelle des nouveaux modes de vie qui s'imposaient de manière inédite à l'homme et à la femme du début du siècle [...]. Le théâtre burlesque devenait un des lieux qui allaient témoigner [...] de la nouvelle culture populaire urbaine» (p. 242).

Voir également, de la même auteure, «Sur le burlesque. Un théâtre "fait dans notre langue"», *Jeu*, 18, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 19-31 et *le Burlesque au Québec. Un divertissement populaire*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec. Ethnologie», 1981, 302 p. Préface d'Yvon Deschamps.

**HERDEN**, Martin, «Le monologue intérieur dans *The Sound and the Fury* de William Faulkner et *le Sourd dans la ville* de Marie-Claire Blais», *Voix et images*, 42, printemps 1989, p. 483-496.

Étude du monologue intérieur dans le roman de Marie-Claire Blais (1979) et dans un chapitre de celui de William Faulkner (1929). «La représentation de la vie psychique des personnages était le point de départ de cette analyse. [...] En partant de quelques ressemblances,

comme la situation de rupture, le suicide final, le regard sur un enfant handicapé et la narration ultérieure, on a pu constater un certain nombre de problèmes semblables au niveau de la conscience des personnages. Cependant les techniques littéraires utilisées par les auteurs sont très différentes» (p. 495). Sont traitées chez les deux romanciers les perceptions sensorielles, la temporalité, les «questions de focalisation», la structure romanesque et la matérialité des œuvres.

**HESBOIS**, Laure, «Jacques Godbout : *Une histoire américaine* ou Les pseudo-confessions d'un réformiste», *Études canadiennes*, 24, 1988, p. 67-80.

Après avoir résumé l'œuvre de Jacques Godbout (1986), l'auteure présente la «dénunciation» (p. 67) des États-Unis contenue dans le roman, puis lie cette «satire sociale» (p. 75) à l'autocritique du narrateur, à l'«auto-portrait plein d'humour» dans lequel il «s'interroge sur la mission de l'intellectuel québécois au lendemain du référendum» (p. 67). «Son aventure californienne lui aura servi à deux choses. Premièrement, à remettre à sa juste place le drame, plutôt le "mélodrame" [...] de l'indépendance québécoise [...] Deuxièmement, à mesurer le rôle (dérisoire) des intellectuels sur le cours des événements mondiaux» (p. 78).

**HODGSON**, Richard et Ralph **SARKONAK**, «Deux hors-la-loi québécois : Jacques Godbout et Jacques Poulin», *Québec Studies*, 8, printemps 1989, p. 27-36.

Les auteurs montrent comment *Une histoire américaine* (1986) et *Volkswagen Blues* (1984) se distinguent des autres histoires américaines du Québec (voir Mailhot 1989) : «elles présentent une conjoncture particulière caractérisée par, d'un côté, la double thématisation de la découverte de l'Amérique et de la criminalité et, de l'autre côté, par la double présence de l'anglais et du français à l'intérieur du discours narratif» (p. 28). L'essentiel de l'article porte sur la transgression linguistique que représente le «code-switching» : «Ce qui est frappant et significatif, c'est que ces histoires américaines de Godbout et de Poulin sont toutes les deux des textes *bilingues*, fût-ce à des degrés divers et de manières différentes» (p. 28).

**KATTAN**, Naïm, «La littérature canadienne-française et l'Amérique du Nord», *Nouveau Monde*, nouvelle série, 1 : 4-5 (3 : 12-13), juin-juillet 1970, p. 32-34.

Texte sur l'évolution du rapport des écrivains canadiens-français à la langue : «l'écrivain canadien-français n'est en fait qu'un Nord-américain qui s'exprime en une langue différente de celle de la majorité, et la littérature canadienne-française ne serait que l'un des régionalismes de l'Amérique du Nord» (p. 32). À partir de la Deuxième Guerre mondiale, la culture de masse, dont le «véhicule» est l'anglais, favorise l'intégration à l'Amérique (p. 33). «Américaine, issue d'une Europe qui la nourrit encore, [la littérature québécoise] n'est pas le reflet d'une situation, mais une découverte de soi, une édification d'un homme qui se cherche et qui se retrouve. Elle ajoute

à la littérature de l'Amérique du Nord la dimension du verbe» (p. 34).

**KATTAN**, Naïm, «L'influence américaine sur le roman canadien», *Délibérations et mémoires de la Société royale du Canada. 1973. 4<sup>e</sup> série. Tome XI*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1974, p. 81-84.

L'auteur déclare que l'influence du roman américain sur le roman canadien «est de date récente» (p. 81). Plutôt que d'influence, il préfère parler de «coïncidence née de la ressemblance des conditions sociales» (p. 82). «Le domaine où l'influence américaine s'exerce directement et se manifeste visiblement est le roman populaire et surtout le théâtre nés des moyens de consommation de masse; le roman radiophonique canadien, de langue anglaise comme de langue française, est une forme proprement américaine» (p. 82). «L'influence des romanciers américains s'exerce de la manière la plus forte et la plus directe dans les formes nouvelles d'écriture», chez Réjean Ducharme, Jacques Godbout, Victor-Lévy Beaulieu, Michel Tremblay (p. 82).

**KATTAN**, Naïm, «L'influence américaine sur le théâtre du Québec», dans *le Théâtre canadien-français. Évolution. Témoignages. Bibliographie*, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», V, 1976, p. 431-435.

Le théâtre canadien-français contemporain a deux sources, l'américaine et la française. L'influence des États-Unis s'est d'abord fait sentir par le feuilleton radiophonique, puis par la télévision. Ces deux formes se sont toutefois essouffées: «Il était temps de passer d'un théâtre qui reflète le réel, à un théâtre qui le mette en question» (p. 433). L'auteur donne en exemple Gratien Gélinas, Marcel Dubé, Robert Élie, Claude Gauvreau, Jacques Ferron, Réjean Ducharme, Michel Tremblay. Tout le théâtre canadien-français n'est pas touché: «l'influence du théâtre américain sur [le théâtre récent] n'est pas évidente. S'il y a influence ce serait celle d'une société sur une autre société et le théâtre n'en serait alors que le reflet ou l'expression» (p. 435).

**KRÖLLER**, Eva-Marie, «The Politics of Influence: Canadian Postmodernism in an American Context», dans M.J. Valdés (édit.), *Proceedings of the Xth Congress of the International Comparative Literature Association/Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de littérature comparée. New York 1982. III Inter-American Literary Relations/Rapports littéraires inter-américains*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985, p. 118-124.

Les rapports du Québec avec les États-Unis ne sont pas les mêmes que ceux du Canada anglais, comme le démontre l'étude comparée de la réception critique du postmodernisme dans les deux corpus: le postmodernisme est bien reçu au Québec, alors que la critique du Canada anglais est moins ouverte à ce phénomène. L'intertextualité américaine (du Nord comme du Sud) est importante dans le postmodernisme canadien-anglais et québécois.

L'auteure s'oppose ici à l'interprétation de Paula Gilbert-Lewis (1981): «*Indeed, the presence of American literature, particularly of metafictional writing, is felt in numerous novels from Québec*» (p. 118).

**LANGUIRAND**, Jacques, «Le Québec et l'américanité», dans *Klondyke*, Montréal, Cercle du livre de France, 1971, p. 219-237; *Études littéraires*, 8: 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 143-157.

Au Québec, l'américanité serait «refoulée», «avortée», «comme si [...] l'Amérique du Nord, c'était ailleurs» (p. 222). Elle est «un phénomène complexe qui tient du *dualisme* tel qu'on le trouve exprimé, peut-être, dans l'opposition des deux termes: sédentaire et nomade, opposition qui correspond analogiquement à celle qu'on trouve en psychologie: introvert et extravert; ou encore, en sociologie: apollinien et dionysien» (p. 224). L'auteur croit que «les Canadiens français ont été les premiers à refouler la tendance dionysienne de l'américanité» (p. 231). Les exemples sont tirés de l'œuvre de Languirand (*les Grands Départs*, 1958) et de celle de Félix-Antoine Savard: *Menaud, maître-drapeur* (1937) serait apollinien et *la Dalle-des-Morts* (1965), dionysien.

**LAPOINTE**, Jean-Pierre, «Sur la piste américaine: le statut des références littéraires dans l'œuvre de Jacques Poulin», *Voix et images*, 43, automne 1989, p. 15-27.

La «pratique référentielle» poulinienne (p. 16) est analysée dans ses dimensions thématique et formelle. Les auteurs américains nommés par Poulin ou dont les œuvres apparaissent dans ses romans sont nombreux: près d'une vingtaine d'écrivains, sans compter les textes non littéraires. Les thèmes américains présents chez Poulin sont ceux du paradis perdu, de l'amour inaccompli, de la perte de l'enfance, du regret de l'innocence perdue et, enfin, du mouvement et du voyage. Sur le plan formel, l'influence stylistique d'Hemingway est évidente, mais «le style de Poulin a évolué progressivement d'un livre à l'autre vers une forme de minimalisme qui doit moins à Hemingway qu'à la génération suivante représentée par Brautigan et Carver» (p. 27).

**LAPOINTE**, Roger, «Sous le signe zodiacal de la Balance: Placide Gaboury, essayiste nord-américain», dans *l'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», VI, 1985, p. 643-652.

L'auteur résume l'évolution philosophique de Gaboury: «Sans ériger la courbe de cette évolution en paradigme, on ne se trompera pas en tenant pour très significatif un tracé qui part du christianisme et qui aboutit à l'ésotérisme, en passant par une phase médiane qu'on pourrait qualifier d'humaniste» (p. 645). Les attaches nord-américaines de Gaboury se manifesteraient par un vocabulaire empruntant souvent à l'anglais, le fait d'avoir parfois écrit en anglais pour un public américain et par un «choix culturel», celui de la philosophie américaine (sur laquelle il serait «branché») plutôt que celui de la philosophie européenne et française (p. 650-651).

**LAROCHE**, Maximilien, série de huit articles intitulés «Québec et Haïti littéraires» ou «Littératures du Québec et d'Haïti», *l'Action nationale*, octobre 1965 à mai-juin 1966.

Sans se prétendre comparatiste, l'auteur dresse quelques parallèles entre les littératures du Québec et d'Haïti. Après avoir indiqué les «grands traits» communs à chacune des littératures (l'appartenance à la francophonie ou le difficile rapport avec la métropole, par exemple), il décrit «La similitude des situations». Il analyse ensuite la représentation de la femme et du pays dans la poésie, puis l'évolution des deux corpus romanesques (roman, conte, nouvelle) et de leurs thèmes, ainsi que de leur rapport au nationalisme. La série d'articles se termine par une présentation des genres de l'essai et du théâtre et par une comparaison du joulal et du créole.

**LAROCHE**, Maximilien, «La conscience américaine de la nouvelle poésie québécoise», *les Cahiers de Sainte-Marie*, 1, mai 1966, p. 71-76.

L'auteur pose que les poètes québécois ont voulu se définir par rapport à la France «latine, européenne, cartésienne et ironique» et à l'Amérique «nordique, anglo-saxonne et pragmatique», et qu'existe entre les deux «une âme encore française mais en train de s'acclimater à ce continent» (p. 71). Il refuse de limiter l'Amérique à sa partie anglophone et croit au contraire que le refus de «l'ombre anglo-saxonne» peut unir plusieurs «cultures voisines» en Amérique (p. 74), «les mille et une Amériques» (p. 75). Il donne les exemples de divers poètes et d'un numéro de *Lettres et écritures* consacré à l'homme nord-américain.

**LAROCHE**, Maximilien, *le Miracle et la métamorphose. Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti*, Montréal, Éditions du jour, coll. «Littérature du jour», Y-2, 1970, 239 p.

Recueil de dix études, dont huit comparatistes. Après avoir présenté «deux grands traits communs» aux deux littératures («L'appartenance à la francophonie», «La similitude des problèmes»), l'auteur livre des études par genre (poésie, roman, théâtre), puis sur des questions plus générales (le statut des héros littéraires, «Le noir et le blanc» en poésie, l'humour). Dans les «Mythologies» finales, il propose une définition de l'«homme américain»: «qu'il s'agisse du Québécois, de l'Haïtien ou de l'Étatsunien, [il] peut se définir avant tout comme un homme venu d'outre-mer et qui a dû rompre avec sa civilisation originelle» (p. 231). Chaque rupture est toutefois spécifique: «l'homme haïtien, homme sans généalogie, ne pouvait que se reconnaître Africain des Antilles et accepter de prolonger le destin de ses pères alors que l'homme du Nord, Étatsunien ou Québécois, de par sa connaissance de sa filiation, ne pouvait que s'efforcer de donner à son destin un sens différent de celui de ses pères» (p. 237).

**LAROCHE**, Maximilien, «Esquisse d'une sémantique du créole haïtien et du joulal québécois», *Voix et images du pays*, IX, 1975, p. 239-260.

L'auteur retrace l'étymologie des mots «guidoune» et «bogota», avant d'aborder «l'idéologie de la langue»: «Le mot joual “guidoune” et le mot créole “bogota” nous révèlent un dialogue des langues à l'intérieur du mot. Dialogue du français et de l'anglais à l'intérieur du joual, d'une langue européenne (l'espagnol ou le français) et d'une langue africaine à l'intérieur du créole. [...] Ce parallèle entre le joual québécois et le créole haïtien met en évidence une double résistance, celle du locuteur africain d'Haïti par rapport au français, celle du locuteur français du Québec par rapport à l'anglais. La langue française ne joue pas le même rôle dans les deux cas. Assaillante dans un cas, elle est assiégée dans l'autre» (p. 255-256). Des exemples sont tirés du corpus littéraire.

**LAROCHE**, Maximilien, «L'américanité ou l'ambiguïté du je», dans *Deux études sur la poésie et l'idéologie québécoises*, Québec, Université Laval, ISSH, avril 1975, p. 1-17; *Études littéraires*, 8: 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 103-128.

L'auteur aborde les poésies américaine, québécoise, haïtienne et brésilienne. Quel est le «je» américain dans la poésie? Est-il blanc, amérindien, noir, etc.? L'auteur pose l'équivalence entre «américanité» et «*americaness*» (p. 6) et montre que sa définition est autant un problème pour l'Américain que pour le Québécois. Dans le domaine québécois, c'est l'Amérindien qui est la «figure de l'américanité» (p. 7), le «tiers obligé» (p. 13): «L'Amérique [...] est cet espace auquel il faut donner un temps qui lui soit propre, façon paradoxale de dire que l'Américain est la figure qu'Européen ou Africain ne peuvent se donner en faisant fi de l'Amérindien, sans passer par lui donc!» (p. 13).

**LAROCHE**, Maximilien, «Le colonialisme dans les littératures du Québec et d'Haïti», *Revue de l'Université Laurentienne*, 9: 1, novembre 1976, p. 51-69.

«Le colonialisme peut fournir un point de comparaison entre les littératures du Québec et d'Haïti si, d'emblée, nous acceptons de considérer la littérature comme une forme de l'idéologie et donc inséparable de la politique» (p. 51). L'auteur postule une «double contradiction: le colonialisme comporte un élément ethnique, l'opposition de deux peuples, et un élément moral, l'injustice du gouvernement qui se manifeste sous la forme de l'opposition des gouvernants et des gouvernés» (p. 51). Malgré un grand nombre de similitudes entre leurs œuvres, les écrivains québécois et les écrivains haïtiens sont «animés par des principes différents et tendent vers des objectifs qui ne semblent pas se recouper parfaitement. Autrement dit, il y a un écart entre les projets idéologiques fondamentaux qui animent ces littératures» (p. 63).

**LAROCHE**, Maximilien, «La littérature québécoise face à la littérature latino-américaine», suivi d'un débat avec Irlema Chiampi, Italo Caroni, Diva Barbaro Damato, Leyla Perroné-Moises, Flavio Aguiar, Maria Aparecida Santili et Fernão Mourão, *Études littéraires*, 16: 2, août 1983 («Regards du Brésil sur la littérature du Québec»), p. 185-201.

Dans les années trente, la poésie québécoise entre dans la modernité, passe «d'un art pour l'oreille à un art pour l'œil» (p. 185). Le rapport au langage change: «Ce sentiment de solitude et même de quasi-impuissance à l'égard du langage devenu indépendant et libre par rapport à celui-là même qui le profère est le premier signe de l'américanité en littérature québécoise puisqu'il témoigne d'une vision de la parole comme prenant naissance ici, en Amérique, et non ailleurs, là-bas, en Europe» (p. 187). L'auteur étudie la figure thématique du «nègre blanc» dans les œuvres de Jacques Brault, de Michèle Lalonde et de Pierre Vallières: il y a passage de «l'identification négative à l'Amérindien à l'identification positive à l'Afro-américain» (p. 192). L'américanité passe par la création d'un «décor» (Alejo Carpentier), «l'habitation du paysage» (Saint-Denys-Garneau), la cartographie du «pays incertain» (Jacques Ferron) (p. 193).

Dans le débat qui suit, Irleamar Chiampi introduit la notion d'*anthropophagie culturelle*: cette métaphore a été créée au Brésil dans les années vingt par Oswald de Andrade «pour caractériser sa situation de “mauvais sauvage” qui dévore le blanc, s'incorpore ses vertus, le consomme, le digère et ainsi restaure son patrimoine culturel» (p. 195). Cette anthropophagie, Chiampi ne la retrouve pas au Québec: «Il y a [...] une contradiction dans l'américanité québécoise. Je pense à l'attitude d'une certaine façon déferente du Québécois pour la culture et la langue françaises» (p. 196). Flavio Aguiar propose une autre distinction: «Comme image, [l'anthropophagie] renvoie à une tactique culturelle pour qui la meilleure défense est l'agression: dévorer ce que nous avons devant nous pour le faire “nôtre”. Tandis qu'au Québec la préoccupation culturelle la plus constante a été défensive: celle de ne pas être dévoré» (p. 200).

**LAROSE, Jean**, «*La Barre du jour: une modernité bien de chez nous*», *Liberté*, 159, 27: 3, juin 1985, p. 19-47; repris sous le titre «Une modernité bien de chez nous. *La Barre du jour*», dans *la Petite Noirceur*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1987, p. 141-171.

À partir d'un numéro de la revue *Voix et images* consacré à la (*Nouvelle*) *Barre du jour*, l'auteur postule que le passage rapide des Québécois de la grande noirceur duplessiste à la modernité culturelle n'a pu se faire qu'au prix d'un nonaccès à l'ordre du symbolique: le «faire semblant» leur a tenu lieu de «faire» (p. 36). Prenant pour exemple une revue de l'avant-garde littéraire montréalaise, il montre comment des modes culturelles radicalement différentes (la contre-culture américaine, les écrivains français du groupe *Tel quel*, le féminisme) ont pu être fusionnées au Québec dans une modernité «bien de chez nous», car coupée de ses nécessaires fondements philosophiques.

**LAROSE, Jean**, «Le cheval du réel», *Québec Studies*, 9, automne 1989-hiver 1990, p. 39-47.

Le film *Alias Will James* de Jacques Godbout (1988) et la traduction française (1989) d'une partie de l'autobiographie de l'écrivain qué-

bécois Ernest Dufault, dont le pseudonyme américain était Will James, servent de point de départ à une réflexion sur «la profondeur du drame territorial qui attend toujours sa solution dans l'âme québécoise» (p. 39). Selon l'auteur, Godbout «laisse émerger, derrière le brouillard d'une fausse identité plus vraie que nature, des problèmes parmi les plus excitants pour la pensée moderne, de ceux qui concernent la liaison toujours obscure de l'identité nationale et de l'esthétique» (p. 40) : Will James est «un artiste qui a dû fuir le sol natal pour naître à lui-même» (p. 41) et se chercher des «ancêtres archi-américains» (p. 45).

**LEGRIS**, Renée, «La littérature radiophonique du Québec: ses relations avec celle des États-Unis», dans Milan V. Dimic et Juan Ferraté (édit.), *Actes du VII<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de littérature comparée/Proceedings of the 7th Congress of the International Comparative Literature Association. 1. Littératures américaines/Literatures of America*, Stuttgart, Kunst und Wissen, Erich Bieber, coll. «Bibliothèque de la *Revue canadienne de littérature comparée*», 2, 1979, p. 375-378.

L'hypothèse générale est que les auteurs radiophoniques québécois ont été fort peu influencés par les *soap operas* américains, mais que les réalisateurs et les producteurs, eux, l'ont été : «Ainsi, à côté des efforts de certains auteurs (R. Choquette, Henry Deyglun, Claude-Henri Grignon, Henri Letondal, puis plus tard Jovette Bernier, Pierre Dagenais, Paul Gury, Jean Desprez), qui cherchent à créer une littérature radiophonique originale et typiquement québécoise, nous retrouvons des producteurs qui introduisent une littérature importée par l'achat de programmes américains, suppléant sans doute aux limites de notre production autochtone sans toutefois l'engloutir ni l'aliéner» (p. 378).

**LELAND**, Marine, «Quebec Literature in Its American Context», dans David Staines (édit.), *The Canadian Imagination. Dimensions of A Literary Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1977, p. 188-225.

L'auteure indique les traits communs à toutes les littératures américaines et montre comment le Québec a développé des traits spécifiques. Les traits communs sont le passé colonial, l'origine européenne, la rupture du lien avec la mère patrie, la nécessité pour l'écrivain de définir l'identité nationale, la fierté de celle-ci, l'expression tardive de ce nationalisme par les colons, les problèmes littéraires du manque de technique et d'originalité, l'influence du Romantisme. Les traits spécifiques sont la persistance des traits coloniaux français même sous la domination anglaise et le fait que les Québécois n'auraient pas senti le besoin de «déseuropéaniser» leur littérature. L'influence de la littérature américaine sur la québécoise serait minime, et celle de l'Amérique latine, nulle.

**LEMIRE**, Maurice, *les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, PUL, coll. «Vie des lettres canadiennes», 8, 1970, xii/281 p.

L'ouvrage est divisé en deux parties : les thèmes positifs (personnages de l'Iroquoise, du missionnaire, du pionnier, du soldat), les thèmes négatifs (la déportation des Acadiens, la trahison de Bigot, le choix entre la France et le Canada, la victoire morale, les guerres canado-américaines, les Troubles de 1837-1838). Le chapitre qui traite les guerres canado-américaines (p. 177-196) recense dix romans et nouvelles parus entre 1842 et 1948 et décrivant ces conflits : «Le nationalisme qui se dégage de ces œuvres en est [...] un de soumission à l'autorité établie. Le devoir, toujours clairement défini, s'impose à la masse avec la précision d'un dogme. [...] La seule amélioration que l'on pourrait souhaiter, serait un peu plus de reconnaissance et de considération de la part des Anglais» (p. 196) ; «les Américains sont plus redoutables que les Anglais. Entre deux maux, il faut choisir le moindre» (p. 226). La présence des Américains est évoquée dans l'ensemble du volume, mais plus précisément dans ce chapitre.

**L'HÉRAULT**, Pierre, «*Volkswagen Blues*: traverser les identités», *Voix et images*, 43, automne 1989, p. 28-42.

Le roman de Jacques Poulin (1984) «s'inscrit dans l'exploration d'une culture et d'une identité qui ne peuvent plus être vues comme *pures*, mais nécessairement *métissées*, non contraintes en des frontières étanches, mais en quelque sorte transfrontalières, lieux de croisement, de confluence» (p. 28). «Pour en arriver à déterminer la position de *Volkswagen Blues* dans le texte québécois et le discours identitaire», l'auteur étudie «d'abord les figures de la quête et du voyage, ensuite celle du métissage appliqué aux personnages et, finalement, quelques références littéraires» (p. 28) : Gabrielle Roy, Jack Kerouac et Saul Bellow, écrivains de la «marge québécoise» (p. 35).

**MAILHOT**, Laurent, «*Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin, et autres "histoires américaines" du Québec», *Œuvres et critiques*, 14: 1, 1989, p. 19-28.

Depuis quelques années «l'espace du roman québécois éclate, se répand en tous sens (en toutes Amériques), en une configuration de déplacements, trajets, allers-retours, pour revenir sur lui-même et en sortir, renouveler sa forme, préciser ses mythes» (p. 19). Avant d'en venir aux romans de Jacques Poulin, l'auteur présente un certain nombre d'œuvres récentes (et une plus ancienne: le «Voyage en Californie» (1875) d'Arthur Buies) se déroulant aux États-Unis : «Ces "histoires américaines", québécoises en fait, ne sont pas de simples déplacements, mais des transformations du roman lui-même» (p. 20). L'auteur insiste sur la pluralité des Amériques : «L'essentiel de la question est dans ce singulier et ce pluriel: Amérique, Amériques. Rêve et rêves, ou réalité et cauchemars? Toutes les Amériques — dont la francophone, la québécoise — sont dans l'Amérique, mais sont-elles à l'Amérique américaine, états-unienne?» (p. 24).

**MARCOTTE**, Gilles, «Découvrir l'Amérique», *Liberté*, 90, 15: 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques»), p. 102-106;

*Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 4, 1989, p. 91-94.

C'est par l'inexistence d'une tradition réaliste au Québec que l'auteur explique l'absence de textes québécois sur l'Amérique : «le mot Amérique ne m'appartient pas. [...] Je vis en Amérique, mais je ne le sais pas. Et si je ne le sais pas, c'est qu'on ne me l'a pas conté» (p. 91). Il manque au roman québécois la «prodigalité verbale» du roman américain, «un espace littéraire de grandes dimensions, homologue à l'espace réel dans lequel il se déploie» (p. 92). «Je crois que nous vivons, que notre roman vit actuellement l'Amérique sous une autre forme — ou non-forme —, celle de l'éclatement» (p. 93). Le recours au jocal peut être interprété comme volonté de «parler américain» (p. 93). La conclusion porte sur *la Fille de Christophe Colomb* (1969) de Réjean Ducharme comme exemple de «tohu-bohu des formes» : «Le voici donc enfin notre roman américain, et voici le découvreur lui-même» (p. 93).

**MARCOTTE**, Gilles, «Robert Charbonneau, la France, René Garneau et nous...», *Écrits du Canada français*, 57, 1986, p. 39-64; *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 4, 1989, p. 65-83.

Selon l'auteur, Robert Charbonneau, dans *la France et nous* (1947), est surtout novateur par sa revendication de l'américanité de la littérature québécoise et par sa conception de la littérature comme institution. Deux des six «propositions» du texte ont un rapport direct avec l'américanité : «Aussi bien nous sentons-nous autorisés à réclamer pour la littérature canadienne [...] une autonomie complète par rapport à la française», la littérature américaine servant ici de modèle; «Une telle autonomie implique que les écrivains canadiens aillent chercher leur bien littéraire là où ils le veulent, notamment aux États-Unis, qui d'ailleurs pourraient bientôt devenir, par la traduction, leur marché le plus important» (p. 66). Le «désenchantement» de Charbonneau «l'amène à constater, à souhaiter une rupture définitive avec la mère patrie» (p. 74-75). L'américanisation dont il se réclame «n'est évidemment pas facile à circonscrire [...] Elle est pour lui, comme elle l'est devenue pour nous, un *foyer de sens*» (p. 78).

**MIRAGLIA**, Anne Marie, «Lecture, écriture et intertextualité dans *Volkswagen Blues*», *Voix et images*, 43, automne 1989, p. 51-57.

Le roman de Jacques Poulin (1984) est «à la fois le récit de la quête d'un frère à travers le continent américain et le récit de lectures devenues écritures» (p. 51). L'article est divisé en deux parties : la représentation de la lecture et de l'écriture dans le roman; l'intertextualité américaine qui s'y manifeste. En tant que «figure d'autoreprésentation», le «lecteur fictif [...] facilite l'insertion des phénomènes d'intertextualité et met en jeu la problématique de l'interprétation du texte» (p. 51-52). L'intertexte historique du roman n'est pas qu'américain, alors que l'intertexte littéraire, à une exception près, l'est : «c'est à partir de la lecture de textes historiques et de textes romanesques américains que s'écrit *Volkswagen Blues*» (p. 54).

**MORISSET**, Jean, «Louis Riel écrivain des Amériques», *Nuit blanche*, 28, mai-juin 1987, p. 59-63.

L'auteur considère que l'Amérique britannique est «un des seuls coins du continent fondé officiellement sur la prohibition du métissage», alors que ce métissage sera «le principe constitutif des nations du Nouveau Monde» (p. 59). C'est parce que son étude remettrait en cause l'identité québécoise que Riel n'est pas reconnu par l'institution littéraire québécoise: «ce que le Québec rejette, c'est d'abord et avant tout l'essence même de son rapport à l'américanité et par tant, de son rapport à lui-même: ce qui est en cause ici, c'est la relation du Québec à ses propres origines, à sa propre créativité intellectuelle et littéraire, ainsi qu'à sa propre conception politique dans le Nouveau Monde» (p. 60).

**PONTAUT**, Alain, [sans titre], *Liberté*, 90, 15: 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques»), p. 145-151.

La première partie du texte est consacrée à une «critique de la France» (p. 148): «Le paradoxe du Québec n'est pas surtout d'être un pays ex-français en terre américaine. Sa singularité, son problème culturel spécifique, c'est d'avoir en même temps à faire face à une culture anglo-saxonne massivement présente et envahissante, logiquement dénaturante, dont en tout cas, il n'attend rien pour sa survie; et à une certaine ignorance, une certaine cécité de la France dont il serait en droit d'attendre par contre, ou un appui, ou du moins une certaine compréhension» (p. 147). Dans un deuxième temps, l'auteur s'intéresse au «roman-symbole» (p. 151), au «roman allégorique» (p. 150), comme exemple «d'un langage et d'une poétique romanesques des Amériques» (p. 149).

**PRATT**, Mary Louise, «Margin Release: Canadian and Latin American Literature in the Context of Dependency», dans M.J. Valdés (édit.), *Proceedings of the Xth Congress of the International Comparative Literature Association/Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de littérature comparée. New York 1982. III Inter-American Literary Relations/Rapports littéraires inter-américains*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985, p. 247-256.

Texte inspiré des travaux de Jean Franco sur la littérature sud-américaine. L'auteure essaie de faire ressortir la dialectique des systèmes littéraires, ce qu'elle appelle la dialectique du «*dominant literary system*» et du «*second literary system*». Certains écrivains canadiens mettent en scène leur dépendance de la littérature des métropoles sous le mode de la carnavalisation, de la parodie ou du grotesque. La carnavalisation peut consister en un jeu sur les formes savantes de la littérature (chez Marie-Claire Blais), en une inversion des grandes figures de la littérature-mère (chez Réjean Ducharme) ou en une prolifération des personnages grotesques (chez ces mêmes auteurs et chez Margaret Laurence ou Margaret Atwood).

**RESCH**, Yannick, «Dossier Québec», *le Français aujourd'hui*, 81, mars 1988, p. 71-88.

Texte en quatre parties: «A comme Américanité», «H comme Histoire», «L comme Langue», «P comme Plaisir». L'auteure propose une définition de l'américanité: «Derrière ce néologisme, nous mettons un certain nombre de valeurs que le peuple québécois a intériorisées en fonction de son histoire, de son appartenance géographique, climatique, au continent nord-américain. Valeurs positives qui débordent largement l'«american way of life», c'est-à-dire l'absorption passive d'une culture et d'un mode de vie étatsuniens. L'Américanité n'est pas, ou du moins pas uniquement, l'américanisation» (p. 74). L'auteure insiste sur la question linguistique: «la langue aujourd'hui est l'élément par lequel les Québécois peuvent affirmer leur spécificité en Amérique du Nord. [...] La langue seule exprime leur spécificité» (p. 83). Les exemples sont tirés d'œuvres de Gilles Hénault, d'Yves Préfontaine, de Gilles Vigneault, de Ringuet, de Gaston Miron, de Jacques Brault et de Jean-Guy Pilon.

**RICARD**, François, «Edmond de Nevers: essai de biographie conjecturale», dans *l'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», VI, 1985, p. 347-366.

L'auteur propose de l'œuvre de De Nevers «une lecture nouvelle qui, sans négliger son message explicite et sa portée idéologique, mette mieux en lumière son contenu latent, sa spécificité profonde» (p. 348). Le parcours de De Nevers se fait en trois temps: «la fuite studieuse, la réconciliation impossible, la synthèse utopique» (p. 351). C'est par la réflexion sur les États-Unis que la réconciliation est rendue possible, mais sur le mode de l'utopie. Ce pays est «pure potentialité, pur imaginaire encore, et donc ouvert à la réalisation du désir, à l'implantation triomphante de la Culture» (p. 359). Il constitue «le grand mythe personnel d'Edmond de Nevers» (p. 363).

**RICARD**, François, «Remarques sur la normalisation d'une littérature», *Écriture* (Lausanne), 31, automne 1988, p. 11-19.

Dans les années soixante et soixante-dix, la littérature québécoise était «petite, unifiée, et moderne» (p. 11). Deux traits la définissent aujourd'hui: sa «vitalité incontestable» (p. 12), sa normalisation («Expansion quantitative, diversification, relativisation des codes», p. 15). Celle-ci a pour conséquence de rendre «malaisé de parler de la «spécificité» de cette littérature» (p. 15). Ainsi, les tenants de la «différence» du Québec se sont tournés vers l'américanité: «On ne peut qu'être étonné par tant d'innocence, à la fois politique et intellectuelle, si l'on ne comprend pas que ce refrain sur l'américanité n'est qu'un nouvel avatar du besoin de spécificité, une nouvelle manifestation de la tentation qu'éprouvent plus ou moins tous les provinciaux de se montrer «pittoresques», en se définissant par cela même qui fait d'eux des provinciaux» (p. 16).

**ROUSSEAU**, Guildo, «La nature et les paysages de l'Ouest américain dans les récits de voyages des Canadiens français. 1800-1935», *Vie française*, 27: 3-4, novembre-décembre 1972, p. 59-75.

«Aucune région des États-Unis ne suscite une curiosité aussi vive que l'Ouest américain. Nulle autre n'est l'objet d'autant d'essais de

description» (p. 60). Au XIX<sup>e</sup> siècle, seul Arthur Buies parvient à appliquer au paysage de l'Ouest «l'incantation magique de l'art littéraire» (p. 65). Avant lui, le milieu physique est peu souvent décrit, surtout dans les textes de religieux qui accordent plus d'importance aux récits d'évangélisation. Dans les années 1930, seuls se détachent les noms de Robert Choquette et d'Henri d'Arles. «Pendant un siècle et plus, [les voyageurs] peignent cette partie des États-Unis en mettant l'accent, suivant leur tempérament, sur les paysages, les mœurs ou les institutions. Toujours étonnés, toujours stupéfaits des beautés du décor naturel, ils ne sont pas, néanmoins, conquis par la civilisation américaine. La grandeur du Far West, telle qu'ils la voient, demeure toujours à leurs yeux un immense tableau où éclatent les richesses de la nature» (p. 75).

**ROUSSEAU**, Guildo, «La ruée vers l'or en Californie dans le roman et le conte québécois», *Journal of Canadian Fiction*, 25-26, 1979, p. 99-114.

«Au total, c'est près d'une vingtaine de contes et de romans québécois, parus entre 1853 et 1945, qui vont entretenir dans notre littérature l'image d'une terre américaine, tantôt représentée comme un paradis des chimères séculaires, tantôt décrite comme un espace de malédiction pour le Canadien français, tantôt tenue responsable des infortunes socio-économiques du Bas-Canada» (p. 99). L'article est divisé en trois parties: «Le mirage californien», «L'état des Canadiens français en Californie», «La terre de malédiction». Dans l'ensemble, «l'aventure californienne n'a guère été une bénédiction pour nos compatriotes du XIX<sup>e</sup> siècle» (p. 103). L'or «reste un objet maudit» (p. 107). Repris dans le livre du même auteur paru en 1981.

**ROUSSEAU**, Guildo, *l'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Naaman, coll. «Études», 28, 1981, 356 p.

L'auteur suit thématiquement l'évolution de la «pensée américanisante» (p. 11) dans la littérature d'imagination en prose publiée au Québec. L'ouvrage est divisé en trois parties: le mirage américain («celui d'une Amérique fabuleuse qui impose son pouvoir de fascination», p. 24), le combat contre l'Amérique (lié à la montée du nationalisme littéraire), la revanche finale. «Par delà les clichés littéraires, le combat contre le mirage américain aboutit à l'expression d'un drame collectif: c'est à la fois le tiraillement entre le Nord et le Sud, le désir d'une civilisation pastorale idyllique par opposition à un univers urbain, le rêve d'une société parfaite qui laverait l'Amérique de tous ses péchés, du libéralisme, du capitalisme, de l'industrialisation; c'est la promesse d'une terre canadienne qui ferait la synthèse de l'ancien et du nouveau continent, d'une *France américaine* qui se donnerait d'elle-même un destin à sa mesure» (p. 280-281). Important instrument de travail (appendices, bibliographie, index, etc.).

**ROUSSEAU**, Guildo, «Les relations littéraires Québec/États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle», dans Claude Savary (édit.), *les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 71-95.

Pour Rousseau, la littérature américaine a joué un rôle important au XIX<sup>e</sup> siècle dans la définition de l'imaginaire québécois. Tandis que la critique traditionnelle cite le plus souvent les inspirations européennes, l'auteur insiste sur les contacts intellectuels des écrivains québécois avec la culture américaine. Six sujets sont abordés : les journaux, les voyages et échanges littéraires, les traductions et adaptations, les influences littéraires (celles de Cooper et de Longfellow, par exemple, qui sont pour l'auteur les deux plus influents auteurs américains pour le XIX<sup>e</sup> siècle au Québec), le théâtre et les spectacles américains, la littérature franco-américaine. Importante bibliographie. Suivi d'un «Commentaire» (p. 97-101) de Maurice Poteet sur les Franco-Américains.

**ROUSSEAU**, Guildo, «Les directions qualitatives de l'espace comme catégories axiologiques de l'imaginaire québécois et nord-américain», *Théories et recherches en études québécoises* (Université du Québec à Trois-Rivières), 1, avril 1985 («Actes du colloque sur l'imaginaire et la culture»), p. 36-46.

«La question de fond, lorsqu'on s'interroge sur la sensibilité culturelle des écrivains québécois vis-à-vis le monde (naturel) nord-américain, est "de quoi *ici* est-il fait"? Or, pour peu que l'on fréquente leurs œuvres, il nous apparaît vite évident qu'ils n'ont pu réussir à formuler une mythologie littéraire (imaginative) : c'est-à-dire une mythologie à partir de laquelle il est possible d'imaginer autrement le monde réel; au contraire, ils ont dans une très large majorité produit des œuvres qui demeurent conformes à la mythologie sociale de leur époque» (p. 38). Deux hypothèses sont proposées : «Le mythe est vécu à l'Ouest et raconté à l'Est» (p. 39); «Le Nord et le Sud, ou la forme hétérologique du mythe de l'Amérique pastorale» (p. 41). Les exemples sont tirés de l'œuvre de Félix-Antoine Savard.

**ROUSSEAU**, Guildo, «L'Amérique comme métaphore», *Écrits du Canada français*, 58, 1986 («Québec/USA»), p. 156-167.

La métaphore contemporaine de l'Amérique tourne «en partie le dos au référent» (p. 156) dont elle procède, comme le faisait l'image de la France américaine au XIX<sup>e</sup> siècle : «Cette "France américaine" était [...] une manière de ne plus *désirer* l'Amérique comme objet primordial» (p. 157). L'auteur insiste sur la continuité des romanciers contemporains avec les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle : «à chaque génération d'écrivains, au Québec, se produit une sorte de "rénchantment imaginaire" pour le mythe de l'Amérique» (p. 158). L'Amérique apparaît «comme un mytheme de la profondeur, comme une durée quasi immobile qui nous échappe, parce que l'Amérique, au fond, n'appartient pas — du moins dans l'imaginaire nord-américain — à l'homme de culture, mais à *l'homme de désir*» (p. 161). Le thème central de l'article est celui de la *déchirure* : «le Québec sans l'Amérique apparaît comme une déchirure, un manque d'un grand bien auquel on ne saurait remédier par aucune chose» (p. 162); «L'Amérique sans l'Amérindien est [...] aussi une déchirure, un manque d'être insupportable» (p. 165).

**SARKANY**, Stéphane, «Le modèle d'inscription du "framéricain" chez Michel Tremblay», *Présence francophone*, 32, 1988, p. 21-31.

Le «framéricain» est le joul, «ce langage populaire, un des usages américains du français» (p. 23) : «Tout ce qu'on peut dire afin de distinguer les autres couches de langue du joul, c'est que celui-ci est particulièrement riche en anglo-américanismes familiers et argotiques» (p. 24) et que ces «anglo-américanismes enrichissent la langue littéraire» (p. 25). Selon l'auteur, il faut éviter «de confondre l'usage littéraire avec l'usage quotidien. C'est avec cette distinction qu'apparaissent les deux modèles de fonctionnement culturel du "framéricain" : l'inscription littéraire qui peut devenir libératrice et l'emploi quotidien qui est acculturant» (p. 29). Les exemples sont tirés d'œuvres de Michel Tremblay (*les Belles-sœurs*, 1968) et de Jacques Godbout (*Salut Galarnéau!*, 1967).

**SAVARD**, Pierre, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis. 1851-1905*, Québec, PUL, coll. «Cahiers de l'Institut d'histoire», 8, 1967, xxxvii/499 p.

Dans cette contribution à l'histoire des idées, l'auteur veut «traiter de la France et des États-Unis dans la vie et l'œuvre de Jules-Paul Tardivel» (p. vii) et des «relations qui ne cessent de s'établir à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans ce triangle culturel nord-atlantique constitué par la France, les États-Unis et le Canada» (p. 461). Un chapitre est consacré à la présentation biographique de Tardivel (journaliste ultramontain et conservateur, «homme qui fut de tous les problèmes» (p. 4), fondateur en 1881 du journal *la Vérité*), six à l'Europe (Tardivel distingue la France catholique de la France impie) et trois aux États-Unis («Le mirage américain», «Dans la tourmente américaniste», «L'impérialisme yankee»). Tardivel refuse le libéralisme politique, la «politique d'américanisation qui gagne les hautes sphères de l'épiscopat américain à partir de 1890» (p. 460) et l'impérialisme économique des États-Unis.

**SICARD**, Brigitte, «L'enjeu d'un concept : la littérature nationale au Québec et en Haïti durant l'entre-deux-guerres», dans Robert Giroux (édit.), *Littérature, histoire, idéologie (Québec-Haïti)*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1980, p. 146-168.

Lecture idéologique, à partir d'une «hypothèse socialiste» (p. 166), de «l'élaboration des littératures nationales québécoise et haïtienne des années 1920-1940» (p. 147). Malgré un certain nombre de différences, plusieurs éléments unissent Haïti et le Québec : «l'origine est liée à des transmigrations puis à différentes coercitions tutélaires» (p. 149) ; «Haïtiens et Québécois sont des transplantés, tour à tour colonisateurs ou colonisés. Ils furent même des provincialistes longtemps feudataires de la métropole française» (p. 150) ; le rôle de l'Église catholique ; un «mode de production féodale» (p. 155) ; le refus du socialisme et de toute révolution ; «la collaboration des élites québécoises et haïtiennes avec les monopoles d'argent livra, pieds et poings liés, ces deux nations à la théogonie capitaliste» (p. 159). En fait, il s'agirait de «régimes analogues» dans des «toponymies

ethniquement inconciliables» (p. 150), de «vassalités littéraires» (p. 153).

**SIROIS**, Antoine, «L'étranger de race et d'ethnie dans le roman québécois», *Recherches sociographiques*, 23: 1-2, janvier-août 1982, p.187-204; repris dans Fernand Dumont et Yves Martin (édit.), *Imaginaire social et représentations collectives. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Québec, PUL, 1982, p. 187-204.

L'auteur a étudié le personnage de l'étranger «perturbateur» dans près de 1000 romans écrits en français au Québec de 1918 à 1974 par des auteurs nés au Québec. L'étranger est défini «un personnage physique ou moral, donc individu ou groupe, qui n'appartient pas au groupe et qui le trouble positivement ou négativement, personnage qui, en d'autres mots, perturbe son système de valeurs» (p. 188). Dans les romans de 1945 à 1959, les Anglais, les Américains et les Juifs avaient droit à une image «positive»; «Mais ils retrouvent depuis 1960 l'image négative de 1919 à 1939. Les femmes anglophones, cependant, gardent, en toutes les périodes, une attirance physique» (p. 196-197). L'image négative de l'anglophone est liée à l'idéologie de conservation, au vieux nationalisme.

**SIROIS**, Antoine, «Pour une histoire des jeunes littératures», dans M.J. Valdés (édit.), *Proceedings of the Xth Congress of the International Comparative Literature Association/Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de littérature comparée. New York 1982. III Inter-American Literary Relations/Rapports littéraires inter-américains*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985, p. 264-270.

Plutôt que d'étudier les «littératures en émergence» (p. 266) uniquement à partir du concept de décalage, l'auteur veut «dégager un certain nombre de circonstances, de facteurs qui permettent de comprendre que même si les jeunes littératures sont au départ en étroite dépendance de la littérature du pays colonisateur, elles connaissent un cheminement qui leur est particulier, un rythme à leur mesure» (p. 264). L'essentiel de l'étude est consacré au Québec, mais des comparaisons sont faites avec l'Amérique du Sud et avec la littérature négro-africaine. Sont d'abord présentés les «facteurs externes», puis les «aspects formels» (p. 267). Enfin, l'auteur décrit trois «modèles d'évolution» (p. 264) ou «théories de développement» (p. 268) des jeunes littératures: ceux d'Owen J. Miller (1980), Ronald Sutherland (1971) et Max Dorsinville (1974).

**SUTHERLAND**, Ronald, «Les États-Unis et la littérature québécoise», dans Claude Savary (édit.), *les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 201-209.

L'auteur considère que «les écrivains du Canada français ont toujours été conscients, voire hyper-conscients, de l'existence d'une nation vaste et dynamique, avec une population dix fois plus grande, de l'autre côté de la frontière, mais [que] pour la grande majorité des écrivains américains, le Canada et le Québec n'existent pas»

(p. 203). Il propose huit sujets d'étude comparée des deux littératures: la perception des États-Unis dans la littérature québécoise, le statut des héros littéraires, l'influence de la littérature féministe américaine sur la littérature québécoise, la conception de l'individualisme et du collectivisme dans le contexte d'une vague d'immigration, l'humour et le grotesque, les rapports entre la langue parlée et la langue écrite, l'extra-territorialité fictive, le mélange de la fiction et de l'histoire. Dans son «Commentaire» (p. 211-214), Paul-André Bourque reprend les conclusions de son texte de 1975 et, d'accord avec le programme de Sutherland, insiste sur la nécessité de mener des enquêtes pour comprendre l'américanité de la littérature québécoise: il faut «mesurer le rêve américain à l'aune québécoise» (p. 214).

**TÉTU**, Michel, «Jacques Godbout ou l'expression québécoise de l'américanité», *Livres et auteurs québécois 1970, 1971*, p. 270-279.

Corpus: *l' Aquarium* (1962), *le Couteau sur la table* (1965), *Salut Galarneau!* (1967). Le projet de l'auteur est de montrer «comment l'œuvre romanesque de Jacques Godbout est vraiment l'expression d'un Québécois francophone en terre américaine» (p. 271). Godbout chercherait la «fusion de l'âme québécoise avec l'esprit américain» (p. 272). Sa démarche littéraire serait «typiquement américaine. L'individu et le collectif parviennent à se libérer de la situation opprimante initiale», alors que dans les romans traditionnels français «la situation se détériore graduellement prouvant au lecteur la variété des comportements humains» (p. 275).

**THÉRIEN**, Gilles, «La littérature québécoise, une littérature du Tiers-Monde?», *Voix et images*, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 12-20.

Peut-on considérer la littérature québécoise comme une littérature du Tiers-Monde? «Une des principales difficultés à accepter pareille idée tient à ce que nous sommes: un immense pays au nord des États-Unis, dont les deux nations fondatrices se réclament de deux des grandes cultures occidentales, la française et l'anglaise. [...] L'autre difficulté tient à la situation particulière du Québec qui, selon les occasions, peut jouer alternativement la carte européenne en affirmant sa francité ou la carte nord-américaine au nom de son américanité» (p. 12-13). La littérature québécoise est étudiée de cinq points de vue: l'institution, la thématique, les études littéraires, la langue, la «position du tiers» (p. 19). «Prendre un point de vue tiers-mondiste sur notre littérature, c'est se décentrer par rapport à un certain nombre d'illusions savamment entretenues» (p. 19).

**TOUGAS**, Gérard, *Destin littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1982, 208 p.

Dans une perspective comparatiste, l'auteur décrit l'évolution historique de diverses «nations littéraires». «La littérature de nos voisins du sud a tracé une courbe que toutes les néo-littératures du Nouveau Monde sont condamnées à suivre, de près ou de loin. Car toutes, à un certain moment, ont cherché à s'émanciper de l'Europe

et c'est la littérature américaine qui, la première, a indiqué le chemin à suivre» (p. 11). L'auteur définit la littérature québécoise, «deuxième littérature de langue française» au monde (p. 149), comme française (par la langue), chrétienne (par les origines), nord-américaine (par la situation). Elle est le reflet d'une collectivité doublement minoritaire — face à la francophonie et face au monde anglo-saxon.

**WEISS, Jonathan**, «Image des États-Unis dans le roman québécois moderne», *The American Review of Canadian Studies*, 5: 2, automne 1975, p. 82-103.

Corpus: *Trente arpents* (1938), *la Famille Plouffe* (1948), *Kamouraska* (1970). Selon l'auteur, les romanciers québécois perçoivent les États-Unis à la fois comme une puissante force d'attraction et comme une menace. L'attraction est présente dans les œuvres par les thèmes de la survie économique, de la réussite personnelle et de l'attraction sexuelle. C'est toutefois la répulsion qui domine: les États-Unis sont une menace pour la langue (surtout chez Ringuet) et pour le mode de vie (ceci se manifeste chez Roger Lemelin par la peur de l'«infantilisme» américain et chez Anne Hébert par le caractère démoniaque du D<sup>r</sup> Nelson).

**WEISS, Jonathan**, «Les Plouffe et l'américanisme au Québec», *Revue canadienne des études sur le nationalisme*, 3: 2, printemps 1976, p. 226-230.

Pour l'auteur, «Lemelin semble avoir axé toute son œuvre — dans sa structure aussi bien que dans ses thèmes — sur l'influence pénétrante des États-Unis au Québec» (p. 226). *Les Plouffe* (1948) se déroule entre 1938 et 1945, époque à laquelle «l'emprise» américaine sur le Canada remplace la britannique (p. 226). L'attitude de la famille Plouffe face aux États-Unis, qui la menacent de «dislocation» (p. 227), est faite de «contradictions»: «Faire fortune aux USA, tout en étant un affront à la valeur du travail manuel, est un espoir d'évasion d'une vie laborieuse et monotone. [...] Mais, avec la fortune, avec la renommée, avec l'émancipation, vient un vide culturel et moral» (p. 229).

**WEISS, Jonathan**, «Victor-Lévy Beaulieu: écrivain américain», *Études françaises*, 19: 1, printemps 1983, p. 41-57.

L'auteur entend montrer «comment la thématique de Beaulieu rejoint, à un niveau profond et subtil, la thématique non seulement de ses sources reconnues mais, au-delà de ces sources, du courant le plus important de la littérature américaine» (p. 44) et que son américanité «ne se révèle pas seulement dans les textes [...] où il partage l'expérience américaine, mais tout au long de son œuvre» (p. 45). L'article porte sur deux aspects de l'œuvre: la sexualité et le thème de la frontière. «Ce qui, à un niveau conscient, constituait des inspirations, des sources, des modèles, devient, à un niveau subconscient, une identité d'images, de mythes, de structure romanesque» (p. 56).

**WEISS, Jonathan**, «Une lecture américaine de *Volkswagen Blues*», *Études françaises*, 21: 3, hiver 1985-1986, p. 89-96.

Étude des thèmes de la frontière, du voyage, de la quête et de l'écriture dans le roman (1984) de Jacques Poulin. L'auteur s'attache à le comparer, «tant au niveau de la structure du récit qu'à celui de son contenu» (p. 90), avec *Travels with Charley* (1962) de John Steinbeck et avec *De quoi l'ennuies-tu, Éveline?* (1982) de Gabrielle Roy: «nous sommes convaincus que, au-delà de toute question d'influences, il y a entre les littératures québécoise et canadienne-française, et la littérature des États-Unis, une filiation, voire "un inconscient collectif américain" [Paul-André Bourque] qui englobe, du moins partiellement, l'inconscient collectif québécois» (p. 91).

**WEISS, Jonathan**, «Arthur Buies et les États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle», *Québec Studies*, 5, 1987, p. 85-96.

L'auteur présente l'essayiste, puis son rapport avec les États-Unis, à partir du récit de voyage «Départ pour la Californie» (1875). Buies avait déjà, au moment de son départ, un «parti-pris [politique] favorable aux États-Unis» (p. 88); c'est sur les plans littéraire et psychologique que le voyage de Buies sera déterminant. L'auteur refuse l'interprétation selon laquelle Buies aurait fait volte-face après son voyage en Californie: l'«enracinement dans le pays canadien, si évident après 1875, n'aurait pas été possible s'il n'avait pas entrepris le voyage aux États-Unis. [...] Cette Amérique qu'il cherchait, c'est en lui-même qu'il l'a trouvée, dans une intégration maintenant possible au pays» (p. 94).